

Les Félibres
—
Barbares et Romans

Charles Maurras

1891

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2007 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

La mort de Joseph Roumanille a été l'occasion pour La Plume de publier en 1891 un numéro spécial consacré au Félibrige, numéro qui en donnait un tableau aussi complet que possible, avec notices et extraits d'œuvres.

Sont signés de Charles Maurras la notice consacrée aux jeunes félibres et l'article de conclusion. Si l'on se réfère à la table du recueil de La Plume pour l'année correspondante, seraient en outre de Maurras les notices sur Joseph Roumanille, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Paul Arène et Félix Gras. Nous n'avons pas cru devoir mutiler le texte pour ne laisser que ces passages.

Afin d'éviter toute confusion, les passages qui sont signés Maurras ou qui lui sont attribués par la table seront ci-après dans la police habituelle, avec sérif, tandis que les autres textes seront donnés dans une police sans sérif.

L'introduction pourrait être de Maurras, mais aucune indication ne permet de la lui attribuer avec certitude.

Il va de soi que les poèmes provençaux cités sont de leurs auteurs respectifs ; les traductions ne sont pas autrement identifiées et nous ne pouvons préciser à qui les attribuer. Poèmes comme traductions ont été laissés dans la typographie qui signale les textes de Maurras quand on pouvait croire que Maurras les avait choisis, c'est-à-dire pour les auteurs dont il a fait les notices. Enfin, de nombreuses coquilles émaillant les textes provençaux dans l'original, ils ont été repris quand c'était possible du Trésor de la Langue d'Oc disponible sur le site internet de l'Université de Provence (Aix-Marseille 1).

Texte paru dans la revue la Plume¹ en 1891.

Le dimanche 24 mai 1891, neuf heures du matin, Joseph Roumanille s'est éteint dans sa maison de la rue Saint-Agricol, à Avignon. Tout le Félibrige est en deuil.

Les jeunes félibres parisiens, qui ont composé ce numéro spécial de *la Plume* à la gloire de la patrie, prient Madame Roumanille, la veuve du poète, Mademoiselle Thérèse Roumanille, sa fille, et leur cher maître Frédéric Mistral, qui fut l'élève et l'ami indéfectible du grand Capoulier, d'agréer l'assurance de leur profonde affliction.

La rédaction.

Introduction

Depuis les journées héroïques où *Jean des Figues*², tout frais venu de Sisteron, faisait trembler les hôtes du vieil hôtel du Dragon bleu, les félibres ont assez négligé de se montrer aux jeunes gens que travaille, à Paris et ailleurs, l'inquiétude de la Beauté. Mais les félibres ont mieux fait que se manifester. Ils ont continué leurs œuvres, et vous allez en voir quelques morceaux.

De longues explications seraient probablement inutiles. Tout le monde sait que les félibres sont les poètes du midi de la France qui écrivent dans leur langue, et que cette langue est très belle, et qu'elle est la plus vieille de l'Europe moderne.

Après la renaissance du XVI^e siècle ou Belaud³ lui rendit un grand lustre, cette langue eut un long sommeil. Non qu'on eût cessé de la parler, de l'écrire ou de l'imprimer. Mais les écrivains étaient rares, peu cultivés, et peu considérés. Le peuple seul, anonyme et puissant, persévérât à inventer d'admirables chansons qu'il chantait pour sa seule joie, sous le clair soleil des garrigues.

¹*La Plume*, n° 53 du 1^{er} juillet 1891, p. 213-237. Numéro consacré au Félibrige à l'occasion de la mort de Joseph Roumanille.

²(Euvre de Paul Arène, 1868. (N.D.É.)

³On orthographie plus volontiers *Bellaud* aujourd'hui. Louis Bellaud, dit Bellaud de la Bellaudière, poète provençal né à Grasse en 1543 et mort en 1588. (N.D.É.)

La première Renaissance de la langue d'oc eut lieu en Gascogne : Jasmin⁴ en fut l'inspirateur ; il est suffisamment connu. Vers 1840, à Marseille, se dessinait une renaissance semblable. Méry⁵ a mille fois parlé aux Parisiens de Bénédit⁶ et de Bellot⁷. Mais au-dessus de ces conteurs gracieux, se détache Victor Gelu⁸, un réaliste vigoureux trop oublié ces temps derniers, mais auquel Mistral a rendu une éclatante justice. Pourtant le plus complet, le plus durable des réveils provençaux, fut l'ouvrage de Roumanille et de Mistral. La réunion du 21 mai 1854 au château de de Fontségugne⁹, la publication du premier *Almanach* (1855), l'apparition de *Mireio*¹⁰ (1859) sont des événements littéraires d'une extrême importance pour tout le midi et pour l'Europe. Si notre jugement paraît enthousiaste, les extraits que voici le feront trouver pâle et froid.

⁴Le poète Jacques Boé, dit Jasmin (Agen, 1798–*id.*, 1864). (N.D.É.)

⁵Joseph Méry (Marseille, 1798–Paris, 1866), chroniqueur et auteur anti-monarchiste, il collabora à plusieurs journaux politiques marseillais avant de s'installer à Paris. On lui doit entre autres le pamphlet en vers *Napoléon en Égypte* (1828) en collaboration avec A.-M. Barthélémy. Il a en outre laissé une abondante œuvre romanesque souvent autobiographique et quelques livrets d'opéra composés avec Gérard de Nerval vers 1850. (N.D.É.)

⁶Georges Bénédit, poète et satiriste marseillais (1802–1870) (N.D.É.)

⁷Pierre Bellot, (Marseille 1783 –*id.* 1855). Il dirigea avec Joseph Méry *Le Tambourinaire*, *Le Ménestrel* et *Lou Descalaire* et participa en poète au Congrès des troubadours d'Aix en 1853. (N.D.É.)

⁸Victor Gelu poète marseillais (1806–1885). En 1886, Frédéric Mistral publia ses œuvres complètes accompagnées d'une traduction. (N.D.É.)

⁹Où a été fondé formellement le Félibrige. Voir note 18 page 28. (N.D.É.)

¹⁰*Mireille*, poème en douze chants de Frédéric Mistral. (N.D.É.)

Joseph Roumanille

1818–1891

Roumanille était né en 1818, à Saint-Rémy-de-Provence, au pied de ces deux purs chefs-d'œuvre de l'art grec que le peuple et les savants appellent *les Antiques*.

Mais Roumanille ne fut pas un Antique. C'était un vivant, et presque un réaliste. Un réaliste catholique et un légitimiste militant. Il correspondait avec Henri V et, dans un journal avignonnais, *la Commune*, il combattit avec acharnement le socialisme et le fouriérisme qui étaient en vogue vers 1848. L'ironie socratique de ses petits dialogues provençaux ne sera point égalée. Elle eut une grande influence sur les populations du Comtat et des Bouches-du-Rhône.

Roumanille était un homme d'action. Ayant combattu les partageux, il fonda le Félibrige. C'est lui qui, avec Mistral, rallia les poètes, renouvela la langue et publia l'*Armana prouvençau*¹¹, dont le succès annuel ne n'épuise point.

Poète, Roumanille laisse des merveilles, *Li Margarideto* (*Les Pâquerettes*) et *Li Sounjarello* (*Les Songeuses*), qui ravissent les pauvres gens. Pour ses proses, dont Arène et Daudet ont traduit les plus curieuses, elles sont l'expression absolue et parfaite de l'âme de sa race.

Et ses compatriotes ne l'ont point méconnu. Roumanille s'est éteint environné d'honneurs. Il était, depuis 1888, le *capoulier*, c'est-à-dire le pape du Félibrige.

¹¹ *L'Almanach provençal*. (N.D.É.)

Mounte vole mourir

*Dins un mas que s'escound au mitan di
poumié,
Un beu matin, au tèm dis iero,
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno
jardiniéro,
Dins li jardin de Sant-Roumié.*

*De sèt pàuris enfant venguère lou
proumié...
Aquì ma maire, à la testiero
De ma brèssò, souvènt vihavo de niue
'ntiero
Soun pichot malaut que dourmié.*

*Aro, autour de moun mas, tout ris, tout
reverdejo ;
Luien de soun nis de flour, souspiro e
voulastrejo
L'auceloun que s'es enana!...*

*Vous n'en prègue, o moun Diéu! que
vosto man benido,
Quand aurai proun begu l'amarun de la
vido,
Sarre mis iue mounte siéu na.*

Où je veux mourir

Dans un mas qui se cache au milieu des
pommiers
un beau matin au temps des aires,
je suis né d'un jardinier et d'une
jardinière,
dans les jardins de Saint-Remy.

De sept pauvres enfants je suis venu le
premier...
là, ma mère, au chevet
de mon berceau, souvent veillait des
nuits entières
son petit malade qui dormait.

Maintenant autour de mon mas, tout
rit, tout reverdit :
loin de son nid de fleurs soupire et
volète
l'oisillon qui s'en est allé.

Je vous en prie, ô mon Dieu! que votre
main bénie,
quand j'aurai assez bu l'amertume de
vivre,
ferme mes yeux où je suis né.

Frédéric Mistral

1830

Frédéric Mistral est né à Maillane. C'est là qu'il séjourne. Dans sa petite maison claire, à volets gris, d'où se découvrent les Alpilles violettes, il a écrit tous ses chefs-d'œuvre, sauf *Mireille* qu'il composa dans le mas paternel. C'est de là qu'il gouverne le Félibrige, sorte d'église nationale, dont les pontifes, étant poètes, sont souvent peu traitables. Mais à l'intelligence sereine et puissante du noble Goethe, Mistral joint un flair politique très aiguisé. C'est donc sa volonté qui, bien heureusement, s'impose au Félibrige, en même temps que son Art souverain.

Nous n'affaiblissons pas d'un commentaire les purs fragments que nous publions. Ils sont tirés de *Calendau*, *Lis Isclo d'or*, *Nerto*, et *La Reino Jano*. Auteur d'un magnifique *Dictionnaire provençal*, historien, philologue, Mistral est aussi un grand prosateur. À notre grand regret, nous n'avons pu donner un échantillon de son discours de la *Santo Estello*¹² ; et nous avons jugé bien superflu de rien détacher de *Mirico*, qui est traduite dans toutes les langues du monde.

¹²Voir note 17 p. 27. (N.D.É.)

Calendau

...

*Sus Calendau mut, impassible,
Elo, espressivo à l'impoussible,
Escampè tout d'abord, à long rai, la
langour
De si grand iue negre; à la lèsto,
Pièi de pertout viro la tèsto
Em un ressaut, e manifèsto
Uno terrou panico, e lóugiero
s'encour...*

*En aio, pèr fugi l'abiho
Que vounvounejo à soun auriho,
Revèn; e soun capèu, bourda d'un
galoun d'or,
Sa catalano blanquinello
Arranco e jito; li trenello
De sa courolo, pèr anello,
Vouguejon, enterin que fai sis
estrambord...*

*Mai à bèu courre : sènt la bèsti
Que s'enfourniho dins soun vièsti...
D'esfrai censado folo,
arranco soun droulet :
E lis espalo de la bello,
Coume de pruno mirabello,
Fan tentacioun à l'iue que bèlo
De soun deforo ambren, armounious
e glet.*

*Au valènt drole aro arrouganto
Fai la bèbo, aro suplicanto
Lou bèu; aro, en courrous, ié
planto si vistoun
Semblable en dous coutèu; o, palo,
Dins li souspir aro se chalo...*

Calendal

...

Sur Calendal muet, impassible,
elle, expressive comme il ne se peut,
épancha tout d'abord, à longs rayons, la
langueur
de ses grands-yeux noirs; rapidement,
alors de toutes parts elle tourne la tête
avec un soubresaut, et manifeste
une terreur panique et légère
s'enfuit...

En émoi, pour fuir l'abeille
qui bourdonne à son oreille,
elle revient; de son chapeau, bordé d'un
galon d'or,
sa coiffe catalane toute blanche,
elle arrache et jette; les tresses
de ses cheveux enroulés en boucles
flottent, pendant qu'elle fait ses
folies...

Elle a beau courir; elle sent l'insecte
qui s'insinue dans son vêtement...
de frayeur censée folle,
elle arrache sa basquine
et les épaules de la belle
comme des prunes mirabelles,
font tentation à l'œil qui bée
de leur dehors ambré, harmonieux
et mat.

Au vaillant gars tantôt arrogante
elle fait la moue, tantôt suppliante
elle le boit: tantôt en courroux, elle lui
plante ses prunelles
pareilles à deux couteaux; ou, pâle
dans les soupirs elle se pâme,

*Mai lou vounvoun de la mouissalo
Au dansun tourno-mai encagno si
petoun.*

*Oh! i'a qu'un crid e qu'un eslùci,
Quand, bruscamen, coume un
destrùssi,
Elo, mandant li man à soun boumbet
ounden,
Se descourdello, tempestouso,
E laisso reboumbi, la touso,
Uno espelido voluptouso
Que fai parpeleja lou jouvine
Cassiden...*

*Noun! s'agis plus de pantoumino!
La desbadarnado trelimo
De faire crida sebo à l'insensibleta
Dôu juvenome : fernissènto,
L'ïue flamejant, li dènt crussènto,
Estrasso tout, e trelusènto
Se lanço, dins lou nus de touto
sa bèuta!*

mais le murmure de l'insecte
à la danse, de nouveau, émoustille ses
pieds.

Oh! il n'y a qu'un cri et qu'un éclair
quand, brusquement, comme une
enragée
elle, envoyant les mains à son corsage
ondé,
se délace, tempétueuse,
et laisse rebondir, la gueuse
une éclosion voluptueuse
qui fait cligner les cils au jeune
Cassidien.

Non! il ne s'agit plus de pantomime!
L'impudique pétille
de faire crier merci à l'insensibilité
du jeune homme : frémissante,
l'œil flamboyant, les dents qui grincent,
elle déchire tout, et radieuse
s'élançe dans le nu de toute
sa beauté...

À la raço latino

*Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo dóu soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.*

*Emé toun péu que se desnouso
À l'aura santo dóu Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio e d'estrambord,
Tu siés la raço apoustoulico
Que sono li campano à brand :
Tu siés la troumpo que publico
E siés la man que trais lou gran.*

Aubouro-te, raço latino, etc.

*Ta lengo maire, aquéu grand flume
Que pèr sèt branco s'expandis,
Largant l'amour, largant lou lume
Coume un resson de Paradis,
Ta lengo d'or, fiho roumano
Dóu Pople-Rèi, es la cansoun
Que rediran li bouco umano,
Tant que lou Verbe aura resoun.*

Aubouro-te, raço latino, etc.

*Di formo puro de ti femo
Li panteon se soun poupla ;
A ti triounfle, à ti lagremo
Tóuti li cor an barbela ;
Flouris la terro, quand fas flòri ;
De ti foulié cadun vèn fòu ;
E dins l'esclùssi de ta glòri
Sèmpre lou mounde a pourta dòu.*

Aubouro-te, raço latino, etc.

À la race latine

Relève-toi, race latine,
sous la chape du soleil !
Le raisin brun dans la cuve,
le vin de Dieu jaillira vite.

Avec ta chevelure qui se dénoue
à l'aura sainte du Thabor,
tu es la race lumineuse
qui vit de joie et d'enthousiasme
tu es la race apostolique
qui met les cloches en branle.
Tu es la trompe qui publie
et tu es la main qui jette le grain,

Relève-toi, race latine, etc.

Ta langue mère, ce grand fleuve,
qui par sept branches se répand,
versant l'amour, versant la lumière
comme un écho du paradis,
ta langue d'or, fille romane
du Peuple-roi est la chanson
que rediront les bouches humaines,
tant que le verbe aura raison. . .

Relève-toi, race latine, etc.

Des formes pures de tes femmes
les panthéons se sont peuplés ;
à tes triomphes, à tes larmes
tous les cœurs ont palpité.
Fleurit la terre quand tu es en fleur ;
de tes folies chacun devient fou,
et dans l'éclipse de ta gloire,
toujours le monde a porté deuil.

Relève-toi, race latine, etc.

*Ta lindo mar, la mar sereno
Ounte blanquejon li veissèu,
Friso à ti pèd sa molo areno
En miraiant l'azur dóu cèu.
Aquelo mar toujours risènto,
Diéu l'escampè de soun clarun
Coume la cencho trelusènto
Que dèu liga ti pople brun.*

*Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo dóu soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.*

Ta limpide mer, la mer sereine
où blanchissent les vaisseaux,
crêpe à tes pieds sa molle arène
en reflétant l'azur du ciel.
Cette mer toujours souriante
Dieu l'épancha de sa splendeur,
comme la ceinture splendide
qui doit lier tes peuples bruns.

Relève-toi, race latine,
sous la chape du soleil !
Le raisin brun dans la cuve,
le vin de Dieu jaillira vite.

Roumanin

...

*E nòbli calignaire e rèino dóu païs,
Bertrand de Lamanoun menavo Azalaïs;
Pèire de Castèu-nòu, la bouco risouleta,
Adousié pèr la man Juno la Pourceleto;
E Gnu de Cavaouin, à despart se tirant,
Avié souto lou bras Ugouno de Sabran.*

*Ausigère à Guihèn di Baus, prince
d'Aurenjo,
Rimbaud de Vaqueiras murmura ti
lausenjo,
O tëndro Beatris de Mount-ferrat! E tu
Que s'èron tan de rèi à la voues combattu,
Bertrand de Born! e vous, damo
de Pourqueirargue,
Vots, Douço de Moustié, vous, Alis
de Meirargue,
Emé lou grand Blacas, emé Pèire Vidau,
Vous vesiéu, Oumbro fièro, esquiha lou
lindau!*

*Un vòu adoulenti d'armeto palinello
Diguéron en passant : « Bloundino vo
brunello
Sian morto! Mai Laureto, aquelo
d'Avignoun,
Es encaro vivènto : amour sauvo soun
noum. »
« D'amour, diguè N'Alis la Coumtesso
de Dio
Enjusquo dins la mort lou pantai
m'escandiho. »
Blanco-flour de Flassan diguè : « Souto lou
cèu
Èro brave d'ausi lou canta dis aucèu,
Quand vèn lou mes de Mai » Dis Isclo d'or*

Romanin

...

Et nobles amoureux et reines du pays,
Bertrand de Lamanon menait Azalaïs;
Pierre de Châteauneuf, la bouche souriante,
conduisait par la main Jeanne des Porcellets,
et Gui de Cavaillon, se tenant à l'écart,
avait sous son bras Hugone de Sabran.

J'entendis à Guilhem des Baux, prince
d'Orange,
Raimbaud de Vacqueiras murmurer tes
louanges,
ô tendre Béatrix de Montferrat! Et toi
à la voix duquel tant de rois ont combattu
Bertrand de Born et vous, Alix
de Porcairargues,
vous, Douce de Moustiers, vous, Alix
de Meirargues,
avec le grand Blacas, avec Pierre Vidal,
je vous vis, ombres fières, glisser sur le
seuil!

Un vol mélancolique de fines âmes pâles,
dit en passant « Blondines ou
brunettes
nous sommes mortes! Mais Laure, celle
d'Avignon,
est encore vivante; amour sauve son
nom. »
« De l'amour, dit Alix la comtesse
de Die,
jusque dans le tombeau le rêve
m'incendie. »
Blanche fleur de Flassan dit : « Sous le
ciel
il était doux d'ouïr le chant des oiseaux,
quand vient le mois de mai. » Des îles d'or

lou Mounge

Diguè : « Remembras-vous que la vido èro un soungè ! »

Pèire Vidau diguè : « Que i'ague quaucarèn De plus dous que Prouvènço e qu'amour fugue rèn,

O fraire dóu Miejour, leissas lou dire en d'autre. »

E tóuti pièi venien : « Souvèngue-vous de nautre ! »

Pièi tous s'esvaniguè pau à pau dins

l'oumbrun ;

E plan, ièu davalère, emé

lou calabrun.

le Moine

dit : « Remémomez-vous que la vie est un songe ! »

Pierre Vidal dit : « Qu'il y ait quelque chose de plus doux que Provence et qu'amour ne soit rien,

ô frères du Midi, laissez-le dire à d'autres. »

Et tous disaient ensuite : « Souvenez-vous de nous ! »

Puis tout s'évanouit peu à peu dans

la brune,

et moi, lentement, je descendis, avec

le crépuscule.

Nerto

*Alor, cresès, fai Don Roudrigo,
Qu'un mounastèri vous abrijo
Contro lou Diable? Mai Cifèr
Saup escala coume un cat-fèr!
Eh! que i'enchau uno muraio,
Éu que, pèr un trau de sarraio,
Pòu s'enfusa poulidamen
E vous ana teni d'à ment!
Éu que, se vòu, pauvo piéucello,
Vai s'esquiha dins vosto cello
E, souto formo de mouissau,
Zounzouneja sus lou missau!
Eh! que i'enchau li barraduro
E lou prega que toujours duro,
Éu que, belèu, emé l'oulour
D'uno vióueto qu'es en flour,
Emé lou son d'uno mandorro
O' m' un raioun, vai, de deforo,
Jusqu'à la glèiso e dins lou cor,
Veni vous treboula lou cor!
Poudès jita d'aigo-signado :
Éu, coume uno rato-penado,
Vendra s'escoundre entre li quès;
E pièi, en soungé, quand seguès
La courdurado que vous fielo,
De la campagno o de la vielo
Vous adurra l'oumbro d'aquéu,
Ai! que belèu regretas qu'èu!
E, souspirouso, on se reviho
En remenant la meravaho;
E l'on étiro si bras blanc
Pèr reteni lou bèu semblant...
Mai l'amouroso farfantello
S'envolo amount dins lis estello.*

Nerte¹

Alors vous croyez, fait Don Rodrigue,
qu'un monastère vous abrite
contre le Diable? Mais Satan
sait grimper comme un chat sauvage!
Eh! que lui fait une muraille,
lui qui par le trou d'une serrure,
peut se couler adroitement,
et venir vous guetter à l'aise!
Lui qui, s'il veut, pauvre pucelle
va se glisser dans votre cellule,
Et, sous la forme d'un moustique
bourdonner sur le missel!
Eh! que lui font les fermetures,
et la prière qui toujours dure,
lui qui, peut-être, avec l'arôme,
d'une violette qui fleurit,
avec le son d'une mandore
ou avec un rayon, va, de dehors,
jusque dans le chœur de l'église
venir vous troubler le cœur!
Vous pouvez jeter de l'eau bénite :
lui comme une chauve-souris,
il viendra se cacher entre les solives.
Et puis en songe quand vous suivez
le fil du rêve qu'il vous tisse,
de la campagne ou de la ville
il vous apportera l'ombre de celui-là
aie! que vous regrettez peut-être!
Et avec des soupirs, on se réveille!
en rappelant le merveilleux songe;
et l'on étire ses bras blancs
pour retenir le beau semblant...
Mais l'amoureux éblouissement
s'envole en haut dans les étoiles.

1 Nerte vient de déclarer à Rodrigue qu'elle se fera religieuse pour éviter les pièges de Satan à qui elle fut vendue par son père, le baron Pons.

La Reino Jano
(Ate IV, sc. VI.)

MÈSTE ANSÈUME

*L'ome brau, lou rèi despietadous
Que faguè, su 'n chafaut, raja coume un
adous
Lou sang de l'innoucènt, o Jano, èro toun
rèire!
O, Carle l'Anjouvin, que souto soun
courrèire
Escrachavo la flour e lou dre di nacioun
E que lou crid dóu sang dins sa generacioun
Perseguis...*

JANO

*Taiso-te, devinaire d'auvèri!
Veses pas que n'i' aurie pèr se douna
au desvèri,
Se falie traire mau ansin pèr lis aujòu!*

MÈSTE ANSÈUME

*Ah! lou sang tiro mai que li cordo... Pèr
Jòu!
Aquéli dre reiau qu'un jour te
courounèron,
La lus, la majesta que fai que te venèron,
Ta belour, toun gentun, emai toun noble
cor,
Soun-ti pas, digo-me, la favour, lou
record,
Lou legat de ti rèire? E se, pèr eiretage
Aguères tant de lustre e tanti d'avantage,
O Jano, perqué dounc, tu, noun eiretariés
Di dèute que ti grand countratèron?...*

La Reine Jeanne
(Acte IV, sc. VI.)¹

MAÎTRE ANSELME

L'homme dur, le roi impitoyable
qui fit sur l'échafaud jaillir comme une
source
le sang de l'innocent, ô Jeanne, c'était ton
aïeul.
Oui, Charles l'Angevin, qui, sous son
coursier,
écrasait la fleur et le droit des nations
et que le cri du sang dans sa descendance
poursuit...

JEANNE

Tais-toi, devin de malheur!
Ne vois-tu pas qu'il y aurait de quoi se livrer
au désespoir
s'il fallait expier ainsi pour les aïeux!

MAÎTRE ANSELME

Ah le sang tire mieux que les cordes!... Par
Jupiter!
Ces droits royaux qui, un beau jour, te
couronneront,
l'éclat, la majesté qui font qu'on te vénère,
ta beauté, ton charme, et aussi ton noble
cœur,
ne sont-ils pas, dis-moi, la faveur, le
souvenir,
le legs de tes aïeux? Et si, pour héritage,
tu as eu tant de lustres et tant d'avantages,
ô Jeanne, pourquoi donc n'hériterais-tu pas
des dettes que tes aïeux contractèrent?...

JANO

*Tant-miés !
Avèn de que paga... Perdre o
gagna li joio,
Qu'enchau acò ? Lou bèu es de courre... Eh
bèn ! soio
E pico ounte voudras, escarpina de sort !
Rèino siéu : coumbatrai, se fau,
jusqu'à la mort,
Pèr manteni ma causo e moun ourguei de
femo !
Dins un lagas enfin de sang e
de lagremo
Se ma planeto fèro un jour dèu cabussa,
Au tracan de belu qu'en terro vau
leissa,
Au-mens recouneiran qu'ère proun
generouso
Pèr èstre ta grand rèino, o Prouvènço
courouso !*

JEANNE

Tant mieux !
Nous avons de quoi payer ?... Perdre ou
gagner le prix
qu'importe ? le beau c'est de courir !... Eh !
bien, soit !
frappe où tu le voudras, échevelé de sort !
Reine je suis : je combattrai, s'il le faut,
jusqu'à la mort
pour maintenir ma cause et mon orgueil de
femme !
Enfin, dans un grand lac de sang et
de larmes,
si ma planète fauve, un jour, doit s'abîmer,
au sillon de splendeurs qu'en terre je veux
laisser
au moins on reconnaîtra que j'étais assez
généreuse,
pour être ta grande Reine, ô Provence
splendide !

- 1 Tragédie provençale en cinq actes. — Consulté par la reine Jeanne, l'astrologue Maître Anselme lui a dévoilé un avenir sanglant. Elle demande d'où lui vient cette inimitié des étoiles. Et Anselme rappelle le meurtre de Conradin par Charles d'Anjou qui fut le grand-père de Jeanne. — La scène se passe sur la galère royale, au milieu de la mer Méditerranée.

L'Aqueduc

Imité du provençal de Frédéric Mistral.

Dans Arles fleurit (quand parlait la Fade)
Comme un rosier, la reine Ponsirade.
— Ô blanche étoile d'Arles, m'écoutez,
Bien humblement je prie vos beautés.
Il n'est prouesse ou travaux que ne fasse
Pour rai bénin de votre claire face.
— Empereur des Romains, (lui dit la reine)
Je jure ma vertu et malepeine :
D'être à vous si de Vaucluse la font
Coule à travers la Crau dessus un pont.

Cent mille terrassiers et fontainiers
Ahanent besoignant labeurs plainiers.
Le val est tôt comblé, la butte drue
Volette comme champ sous la charrue ;
Et jà déjà l'aqueduc sans égal
Va chevauchant l'étang de Barbegal.

Dans Arle, enfin, et Dame et pastourelle,
Et pâtre et page et guette de tourelle,
Diacre chapé, bailli vêtu d'hermine,
À plein creux de leurs mains boivent l'eau fine.
— J'ai soumis mont et plaine, et l'eau rebelle,
À vos commandements, amie belle ;
(Dit l'Empereur) et je courrai la terre,
S'il vous faut l'Éridan, pour vous le querre.

— Feintise (Elle fait) n'est à vos guidons,
Sire, mais n'attendez de moi guerdons :
Un jovencel qui sait mon cœur déver,
M'apporte l'eau de puits à mon lever.

Du mal d'amour, plus dur que mal caduc,
Se mourut l'Empereur ; chut l'aqueduc.
Francs amoureux, mots que femme a sonnés :
Autant le vent emporte ! Or, l'apprenez.

JEAN MORÉAS

Aubanel

1829–1886

Théodore Aubanel est de tous les félibres le plus intelligible aux lecteurs d’Outre-Loire. La poésie française le préoccupa. Il se tenait au courant des écoles parisiennes ; à première vue, on trouvera unis en lui les dons lumineux de Gautier et de Banville, avec la passion de Musset et quelque chose de la mélancolie désespérée de Verlaine. Pourtant, il faut aller au delà de ces apparences et voir que les maîtres d’Aubanel furent les troubadours.

La Miougrano entredubiero (La Grenade entr’ouverte) est le premier recueil d’Aubanel. Il comprend trois parties. La première (*Lou Libre de l’amour*) dit l’histoire de cette Zani que le poète aima et qui, par crainte de l’amour, se sauva dans un monastère. La seconde (*L’Entrelusido*) et la troisième (*Lou Libre de la mort*) sont formés de paysages et de visions d’histoire provençale (1860).

Li Fiho d’Avignoun, imprimées beaucoup plus tard et distribuées sous le manteau, — car Aubanel était chrétien — sont formées d’odes merveilleuses à l’honneur de la femme. « Ne parle plus », dit-il à la Vénus d’Avignon, « tu me fais mourir — ou laisse-moi te dévorer de baisers ! » Et il ajoute avec une tristesse idéaliste : « Puisque sur terre il ne se peut — être amoureux sans avoir peur — allons-nous-en dans les étoiles ; — tu auras la lumière pour dentelles — tu auras les nuées pour rideaux — et je jouerai comme un petit chien — à tes petits pieds, jeune fille ! »

Aubanel laisse en outre un drame admirable, *Lou Pan dou Pecat*, que Paul Arène a traduit pour le Théâtre-Libre. On parle de deux autres pièces, ensevelies dans ses papiers. M. Ludovic Legré, exécuteur testamentaire d’Aubanel, ne tardera pas à les publier. Il va prochainement rééditer chez Savine *Li Fiho d’Avignoun* et *La Miougrano*.

Fragment du Livre de l'amour

*Ah! ta maneto caudo e bruno
Baio me la! Baio me la!
Vène eme iéu : fai claro luno ;
Vène lou cèu es estella.*

*Ah! ta maneto bruno e caudo
Mete l'aqui dedins ma man!
Asseten-nous e su ta faudo
Bresso-me coume toun enfant!*

*Senso bonur, siéu las de courre,
Las de courre coume un chin fou!
Assolo me, soufrisse e ploure...
Per que canta, gai rossignou?*

*La luon s'escond, tout soumbrejo ;
La bello niue! — Ta man ferni,
O jouvènt, e ta man es frejo!
— La tiéuno me brulo, o Zani!*

*Ma man es frejo coume un marbre
Ma man jalo coume la mort
Car tout lou sang de moun cadabre
Boui e reboui dedins moun cor.*

Ah! ta petite main chaude et brune
donne-la moi! donne-la moi!
Viens avec moi, il fait claire lune
Viens, le ciel est étoilé.

Ah! ta petite main brune et chaude
mets-la dedans ma main
Asseyons-nous : et sur ta robe
Berce-moi comme ton enfant!

Sans bonheur je suis las de courir,
las de courir comme un chien fou
Apaie-moi, je souffre et pleure...
Pourquoi chantez-vous, gais rossignols?

La lune se cache et tout devient sombre :
la belle nuit! — Ta main frémit,
ô jeune homme, et ta main est froide!
— La tienne me brûle, ô Zani!

Ma main est froide comme un marbre
ma main gèle comme la mort
car le sang de tous mes membres
bout et rebout dans mon cœur.

Paul Arène

Paul Arène¹³ est un grand coupable. Il a écrit de merveilleux vers provençaux. On ne les trouve nulle part. Ils dorment enfouis dans les vieux numéros de l'*Armana* et des différentes revues félibréennes parues et disparues depuis vingt années. Il n'a jamais voulu les recueillir. Nous vous le dénonçons.

La poésie de Paul Arène ressemble à ces coupes de hêtre, rugueuses, parfumées, où les pâtres d'anthologie buvaient à la santé des dieux ; elle est pleine d'une liqueur pure et brillante comme celle qu'offrait le paysan de Font-Frédière à la Reine Jeanne : « Entre ses doigts couleur de l'aube — elle prit mon eau et la but — un page lui tenait sa robe... — Mon eau eut un tressaillement. » Ainsi la bonne Muse reçoit les vœux de Paul Arène et boit ses divines chansons.

¹³Nous ne nous occupons ici que de Paul Arène poète provençal. Nous publierons prochainement le portrait de ce merveilleux écrivain français avec une étude de Charles Maurras. [Paul Arène : 1843-1896. (N.D.É.)]

Brinde à la lune

I

*Un jour qu'aviéu d'argènt de rèsto
D'aquéu jour n'en sara parla!
Croumpère pèr me faire fèsto,
Un got de vèire escrincela.
Oh! capouchin! lou flame vèire!
Es tout flouri! fai gau de vèire!*

*Lou soulèu jougavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

II

*Fau que lou touca pèr que dinde
Tant es resclantissènt e lis;
Sus la maniho en cristau linde
Un satire s'agroumoulis;
E grava clar, vesès dessouto
Un pichot bos, uno grand routo...*

*Lou soulèu jougavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

III

*Long de la panso en fino taio,
Dins lou cristau pur comme argènt,
I'a 'no ninfo que se miraio
I fres cacalas d'un sourgènt.
Pieta! l'image, misto e neto,
Retrais un pau ma chatouneto...*

*Lou soulèu jougavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

Brinde¹ à la lune

I

Un jour que j'avais de l'argent de reste
— De ce jour on en parlera!
j'achetai, pour me mettre en joie
un gobelet de verre ciselé.
Oh! *capouchin!* le superbe verre!
Il est tout fleuri, il fait joie à voir!

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

II

Si peu qu'on le heurte, il résonne,
tant il est retentissant et pur :
sur l'anse de cristal limpide
un satyre s'accroupit.
Et vous voyez dessous, bien gravés,
un petit bois et une grande route...

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

III

Le long des flancs finement taillés,
dans le cristal aussi pur que l'argent
est une nymphe qui se mire
dans les rires frais d'une source.
Pitié! L'image gracieuse et claire
Rappelle, un peu, mon amoureuse...

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

IV

*Lou bon vin fai l'amo revoio
Un sero qu'ère tout soulet
Vouguère béure un pau de joio
Au meravious gobelet
Ges de vin! . . . E de moun martire
Lou poulit got semblavo rire. . .*

*La luno dansavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

V

*Tron-de-bon-goi! Ah! caspitello!
Aniue vole béure e béurai :
Basto de béure un rai d'estello
Vole m'embriaga d'un rai!
D'un rai d'estello o bèn de luno
Vole pourta 'n brinde à ma bruno. . .*

*La luno dansavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

VI

*Quau a 'gu vist giscla 'no tino?
La luno, es de crèire pamen!
Pèr lou trau d'un téule, argentino,
Gisclavo ansin, poulidamen
Agante lou vèire, lou leve,
Apare un moumenet, pièi beve. . .*

*La luno dansavo dedins
Coume un limbert dins un jardin.*

IV

Le bon vin réconforte l'âme ;
un soir où je me trouvais seul
je voulus boire un peu de joie
dans le gobelet merveilleux.
Pas de vin! Et de mon martyre
le joli gobelet semblait rire. . .

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

V

*Tron de bon goi! Ah! caspitello!
Je veux boire ce soir et je boirai :
quand je devrais boire un rayon d'étoile
je veux m'enivrer d'un rayon.
D'un rayon d'étoile ou de lune
pour porter un brinde à ma brune. . .*

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

VI

*Avez-vous vu jaillir le vin d'une cuve?
La lune — c'est pourtant véridique —
par une fissure du toit, argentée
ainsi jaillissait, gentiment.
Je prends mon verre, je l'élève,
Je le tiens un instant puis je bois. . .*

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

VI

*Ah! mis ami! queto clareto!
 S'es jamai begu rèn de tau
 Qu'un fiéu de luno belugeto
 Que perlejo dins lou cristau.
 Lou cresès pas? Venès lou vèire :
 Iéu me vaqui, vaqui lou vèire.*

*Lou soulèu jougavo dedins
 Coume un limbert dins un jardin.*

VI

*Oh! mes amis, quel vin clairet!
 Jamais on n'a rien bu de tel
 qu'une flamme scintillante de lune
 en gouttes de perle dans le cristal.
 Vous ne le croyez pas? venez donc voir :
 me voici, et voici le verre.*

*Et le soleil se joue dedans
 comme un lézard dans un jardin.*

- 1 Entre le mot anglais *toast* et le mot provençal *brinde*, nous n'avons pas hésité à choisir le mot provençal.

Félix Gras

Le successeur désigné du capoulier Roumanille.

Majoral de Provence, après son poème de début les *Carbounié*¹⁴, sorte de *Calendau* des montagnes de Lure, Félix Gras¹⁵ a, dans *Toloza*¹⁶ et le *Romancero provençal*, commencé la revanche littéraire des Albigeois vaincus par les « mauvaises gens de la Croisade » : mais il n'a pas été seulement le cymbalier des troubadours-martyrs et le chansonnier rieur des papes gaulois d'Avignon ; Félix Gras fut aussi un maître-conteur en sa prose.

Cependant il faut préférer à tout son *Romancero*. Il n'y a rien de plus viril, en provençal, que ces chansons de fer tachées de sang. Tous les héros qui traversent ces courts poèmes sont simples et terribles comme l'Ajax d'Homère. « À mort ils se battront pour charmer leurs haines », mais croirez-vous que le rêveur de ces cruelles chevauchées est le juge de paix d'un canton d'Avignon ?

¹⁴ *Les Charbonniers*, 1876. (N.D.É.)

¹⁵ Malemort, Vaucluse, 1844–Avignon, 1901. (N.D.É.)

¹⁶ *Toulouse*, 1882. (N.D.É.)

La Romance de dame Guiraude

Au vespre, picon à la porte
— Dame Guiraido ; durbès-nous !
Fasen escorto
À-n'-un baroun qu'es amoureux
Ren que de vous !

— *Moun amant es de raço bruno,*
Ev'autre, aves pelage rous ! . . .
Fai clar de luno :
D'ounte venès, entournas-vous
Traite amoureux !

— *Vous donara cavalo blanco,*
Vous donara bel aneu d'or . . .
L'espaso à l'anco
Aparara fins qu'à la mort
Voste beu cors !

— *Me dounarié negro cavalo !*
Me boutarié carcan au cou !
Piei sout la dalo
Me clavarié dins un lançou
Sens prendre dou ! —

— *Aco disènt, barro l'arquiero*
Fai bouta li tanco pertout ;
Porto e paissero
Soun pestelado eme d'ecrou
E de ferrou . . .

...

Li marrit gènt de la Crousade
Lis ome qu'an pelage rous
L'an tirassado
E piei l'an tracho eme courrous
Au founs d'un pous !

Au soir¹, ils frappent à la porte.
— Dame Guiraude, ouvrez-nous !
Nous faisons escorte
à un baron qui est amoureux
de vous seule !

— Mon amant est de race brune,
et vous autres, avez le poil roux ! . . .
Il fait clair de lune :
d'où vous venez, retournez-y
traître amoureux !

— Il vous donnera cavale blanche,
il vous donnera bel anneau d'or.
L'épée à la hanche
il défendra jusqu'à la mort
votre beau corps !

— Il me donnerait noire cavale,
il me mettrait carcan au col !
Puis, sous la dalle,
il m'ensevelirait d'un linceul
sans prendre deuil. —

Cela disant, elle clôt le guichet,
fait mettre les barres partout ;
portes et poternes
sont bien fermées avec des écrous
et des verrous . . .

...

Les gens mauvais de la croisade
les hommes qui ont pelage roux
l'ont traînée
et puis l'ont précipitée avec rage
au fond d'un puits.

*Au founs d'un pous enca souspiro.
Alors li clerc et li ribaud
Eme grand iro
L'an accabado à cop de pau
E de caiau! . . .*

*I'a siéís cents an qu'es aclapado!
Mai, s'au pous anas escouta
Sout li calado
Ausirès une voues canta
La liberta.*

Au fonds du puits, elle soupire encore!
Alors les clercs et les ribauds
avec grande ire
l'ont achevée à coups d'épieux
et de cailloux.

Il y a six cents ans qu'elle est ensevelie.
Mais si, au puits, vous allez écouter
sous l'amas de pierres,
vous entendrez une voix chanter
la liberté.

- 1 Les croisés de Montfort se sont mis en marche contre le château de dame Guirauda de Montréal, qui commande à tout le pays.

Autres félibres

I. — Les Provençaux

Est-il bien abusif d'appeler la Provence tous les pays qui s'étendent, depuis l'Isère, sur la rive gauche du Rhône ? On y parle un dialecte qui est sensiblement le même, de Die à Sisteron et de Vaucluse à Nice.

C'est de là qu'est parti le premier signal de la Renaissance que nous racontons. Roumanille, Gelu, Mistral, Aubanel, Paul Arène, Félix Gras y sont nés ; et près d'eux se sont groupés une foule de poètes et de prosateurs, qui suffiraient à illustrer une littérature.

Nous allons indiquer rapidement, hélas ! les plus anciens d'entre ceux-ci.

Anselme Mathieu a toujours habité Avignon ; on peut donc oublier qu'il est né à Châteauneuf-du-Pape (Gard) et qu'il est maintenant fixé à Lyon et le classer en tête des « Provençaux ». Ce félibre adore la pluie et le ciel nuancé de l'aurore. De tous les compagnons de la Santo Estello¹⁷, aucun, dit Mistral, « pour le tour de phrase et le nuage de la pensée, pour la variété et la souplesse de la strophe, ne ressemble plus que lui aux troubadours ».

Il faut ajouter que la poésie de Mathieu est pleine du bruit des baisers qui s'échangent aux demi-ombres du crépuscule.

Alphonse Tavan, vauclusien, le type le plus pur du poète paysan. Il aime et souffrit : ce qui est bien la devise de tous les hommes ; mais son livre *Amour et Plour* est exquis. On y discerne une âme dans sa pureté. La poésie d'Alphonse Tavan offre, en effet, la limpidité du cristal. Elle est débarrassée de tous les apports livresques qui apparaissent si malheureusement à travers l'œuvre des plus vastes poètes.

¹⁷Le Félibrige a été fondé le 21 mai 1854, jour de la sainte Estelle, santo Estello en provençal. La Santo Estello désignait donc une réunion annuelle du Félibrige chaque 21 mai dans une ville différente des pays d'oc. Voir note suivante. (N.D.É.)

Parmi les Sept qui fondèrent le Félibrige à Font-Ségugne¹⁸ étaient encore Jean Brunet et Paul Giéra. Ce dernier mourut peu de temps après la réunion du 21 mai 1851. Ses quelques vers d'une puissance sobre et nerveuse ont été imprimés sous la signature *Glaup* dans un recueil *Lon Liame de rasin* avec les œuvres de quelques autres. Jean Brunet a dispersé de-ci et de-là ses poèmes mélancoliques ; il est aussi l'auteur de quelques brochures de folklore provençal.

Depuis que ceux-ci sont parus, la floraison des écrivains provençaux n'a plus cessé. Sur les bords du Rhône entre Avignon et Arles, Benezet, Bruno, Elzeard, Jouveau, Clovis Hugues, Henri Bonnet ; le Frère Théophile, à Avignon, l'Abbé Grimaud, à Sorgues, l'Abbé Imbert, à Valréas, Marius Gérard, l'auteur des *Aupilo* ; à Arles, Meste Eisseto, Firmin Maritan, Louis Bon et surtout le Frère Savinien, l'ardent propagandiste du provençal dans les écoles primaires, grammairien érudit, bon poète, une des fleurs les plus originales du Félibrige. Et tant d'autres que l'on pourrait citer.

Je veux pourtant m'arrêter un instant sur Charloun Rieu, du Paradou, un chansonnier populaire et rustique, un fils de la terre, dont l'œuvre garde la profonde saveur du sol de Provence : *L'Amouroso dou bouscatié* est une perle.

Le père Xavier de Fourvières, de l'ordre des Prémontrés est un poète mystique d'un charme très doux. Mais il est surtout un puissant orateur. Son importance dans la Renaissance provençale est déjà telle et me paraît devoir s'accroître à un tel point qu'il me suffit ici d'avoir marqué son nom.

À Salon, vivant comme un vieillard des églogues antiques ; moulant des cierges et se nourrissant du miel des Alpilles, Antoine-Blaise Crousillat a publié *La Bresco* que l'on pourrait croire traduite d'une anthologie grecque perdue. Ses *Noëls*, au contraire, sont remplis du sentiment chrétien en rappelant ceux de Saboly¹⁹, le grand noëliste du XVII^e siècle.

Aix, capitale du comté de Provence, a sa couronne de poètes jeunes et vieux. Parmi les manuscrits précieux et les livres rares de la Bibliothèque Méjanès, J.-B. Gaut est un

¹⁸La tradition — magnifiée par poèmes et gravures — veut que le Félibrige ait été fondé le 21 mai 1854 au château de Font-Ségugne (on orthographiait aussi *Fonségugne* ou *Fontségugne*, Châteauneuf-de-Gadagne, Vaucluse), sous le patronage de Sainte Estelle, par six poètes provençaux regroupés autour de Frédéric Mistral. Ils sont appelés *li primadié* : outre Joseph Roumanille et Théodore Aubanel qui font ici l'objet d'une notice ce sont Paul Giéra (1816–1861), Jean Brunet (1822–1894), Anselme Mathieu (1828–1895) et Alphonse Tavan (1833–1905). La réalité est plus complexe et difficile à débrouiller : étaient présents effectivement Mistral, Paul Giéra, Aubanel et Tavan. Brunet n'était pas présent ce jour-là et Roumanille, malade, n'avait pu quitter Saint-Rémy. En revanche Jules Giéra, frère de Paul, était présent à Font-Ségugne, ainsi qu'au moins une autre personne qui n'est pas identifiée malgré les efforts des historiens. Voir en particulier R. JOUVEAU, *Histoire du Félibrige* (4 vol.), autoédition, imp. Bene, Cavailhon, 1970 à 1987. (N.D.É.)

¹⁹Nicolas Saboly (Monteux, Vaucluse 1614–Avignon, 1675), prêtre, successivement maître de chapelle à Carpentras, Arles, Nîmes et Avignon. On doit la redécouverte de Saboly à François Séguin en 1877. (N.D.É.)

fécond producteur de drames, de comédies, de chansons ou de sonnets et M. Vidal rime parfois pour se distraire de ses travaux pleins d'érudition sur l'histoire du tambourin et de la musique provençale, ou de ses traductions en langue d'oc de la *Loi des douze tables*.

Avec eux, on peut citer Guillibert et les chanoines Abbeau et Chave ; mais le nom qui domine le Félibrige aixois appartient à l'un des hommes les plus remarquables du Midi, je veux dire M. de Berluç Pérussis : érudit comme pas un, il est de ceux qui ont le mieux conscience de ce que veut le Félibrige et son influence est grande à cet égard ; j'ajoute que ses sonnets sont parmi les plus beaux que nous ayons en notre langue d'oc.

À Marseille, la troupe des poètes est nombreuse comme en une de ces villes grecques d'où sont venus les ancêtres, les Massaliotes : et Huot, le président des félibres de Provence, et Moné, leur secrétaire, Artruc avec *Li Caçio*, *Li Retra*, *La Marsilieso*, Foucard, l'excellent conteur du *Soleil du Midi*, Cheslan, Antide Boyer, Mazière et la foule des jeunes gens. À Toulon, un réaliste d'une extrême puissance, Sènès, dit *la Sinso*, dans ses scènes de la vie provençale, a retracé avec une sévérité puissante les mœurs et les types du peuple toulonnais. À Pourcieux, Bourrelly, à Bargesson, Chauvier, à Fayence, Richier, sont de très curieux chansonniers populaires.

Le littoral fleuri des Alpes-Maritimes est une pépinière de jeunes écrivains que l'on retrouvera plus loin. C'est au cap d'Antibes — le cap incomparable — que vient parfois se reposer William-Charles-Bonaparte Wyse qui, né en la terre d'Irlande, s'est naturalisé provençal et nous a donné deux livres d'une langue et d'une inspiration curieuses et rares *Li Parpaïon blu* et *Li Piado de la princesso*. En remontant vers les Alpes on trouve M. Planchud, de Forcalquier l'auteur de *Où cagnard*, M. Devosse, à Gap, l'Abbé Pascal, traducteur de l'Iliade, en son dur et énergique langage des Alpes. Puis sont les écrivains dauphinois, parmi lesquels encore un prêtre, l'Abbé Moustier est assurément un poète d'une haute inspiration.

Ainsi, de la Provence, s'élèvent mille voix qui veulent conserver l'antique parler de leur terre : on en trouve autant en Languedoc et en Gascogne.

Ces parlars, dans leur variété dialectale, sont uns : ceux qui en usent se reconnaissent comme frères, ceux qui les chantent, qu'ils soient sur les bords du Rhône, dans les vallées des Alpes, ou sur ceux de la Garonne, ou parmi les causses des Cévennes, sont sûrs d'être compris par tout le peuple du pays d'Oc. J'espère que dès lors l'on ne voudra plus contester l'unité multiforme du Midi Français.

Frédéric Amouretti.

II. — Les Languedociens

Les parisiens semblent ne voir parmi le Midi que des provençaux et des gascons ; de la région intermédiaire, des languedociens, il n'en est jamais question. Ils existent

cependant et ils ne sont pas moins de trois millions ceux qui parlent la langue qui porte le nom même de leur pays. Dans la Renaissance félibréenne, éclosée en Provence, dont on a étendu un peu abusivement le nom à tout le Midi, le Languedoc a affirmé d'une façon nette et persistante sa personnalité nationale. Des œuvres remarquables ont été écrites, un public nombreux s'est formé qui les a étudiées, et l'on peut affirmer à cette heure qu'à côté du provençal, cet autre dialecte gréco-latin de la terre d'Oc a prouvé littérairement ses droits d'existence.

Albert Anavielle, un des premiers qui adhérèrent à la Renaissance des parlers méridionaux, fut l'apôtre du Félibrige en Languedoc, au nom duquel il a parlé aux obsèques de l'aïeul *capoulier* Roumanille ; ses noirs cheveux crépus, son visage basané où luisent des yeux embrasés lui valurent le surnom d'*Arabi* (l'Arabe). Il dirige en ce moment à Montpellier avec pour secrétaire Paul Redonnel, l'ancien de *La Plume*, une excellente revue languedocienne, *La Cigale d'or*. Débute à Alès par *Lous Cants de l'Aubo* (*Les Chants de l'Aube*) ; Savine donnera prochainement de lui un nouveau recueil de vers qui aura pour titre *Tabo*, cri de guerre cévenol ! Le poète Anavielle a toutes dignités du Félibrige : il est *majoral*, maître en gai-savoir et vice-président de la maintenance languedocienne.

Alexandre Langlade, le paysan-poète de Lausargues (Hérault) a donné de beaux poèmes champêtres dans la *Revue des langues romanes*, *La Cigale d'or*, l'*Almanach Cévenol* et la *Revue Félibréenne*. Ses vers rocailleux, broussailleux comme les garrigues montpelliéraines en ont aussi toutes les exquises senteurs agrestes. Majoral du félibrige, cet humble vit retiré dans son *mas*, dédaigneux de la ville dont il aperçoit à l'horizon les hautaines tourelles et où voulut l'entraîner en vain plus d'un faux philologue qui se fait réclamer de sa gloire. Il est à souhaiter que ses œuvres soient tôt réunies en volume.

Auguste Fourès et *Louis-Xavier de Ricard* constituent avec *Félix Gras* et quelques autres le groupe des Albigeois. On désigne ainsi ceux qui n'ont pas voulu à l'instar des félibres de la première heure suivre les traditions de galanterie et de cours d'amour, remonter à la période purement chevaleresque ou courtisane de la poésie romane où « les troubadours passaient leur vie à jouer de la viole et chanter des vers sous les balcons des dames » ils ont voulu au contraire affirmer la « tradition libertaire et républicaine » du Midi, la vraie tradition nationale, selon eux, et étant remontés en plein treizième siècle, ont pris pour point de départ la Croisade Albigeoise.

Auguste Fourès, de Castelnaudary, dans *Les Grillons d'abord* (*Les Grilhs*), puis dans *Les Chants du Soleil* (*Les Cants del Soulelh*), a bellement pris en main la cause des martyrs languedociens dont il porte toujours le deuil. Cheveux noirs et bouclés sous un large feutre, yeux vifs, longues moustaches embroussaillées, visage fier et doux, il va toujours d'un pas alerte, à travers Toulouse, admirant les belles filles et rimant des strophes, pareil aux troubadours Pierre Vidal et Guithem Figuera, ses ancêtres albigeois. Un Clovis Hugues plus ému, et moins rhéteur certainement ; son viril attachement au terroir rappelle aussi Léon Cladel, le père du *Bouscassiè*, son voisin du Quercy. Un futur

capoulier. Vanier doit donner un portrait-charge dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, avec texte de Ricard, qui publiera aussi une étude sur son ami dans la *Revue Indépendante*.

Al Cel

*Cel de saphir raiant, nud coumo la
divesso
De Pafos, vas baignant mous uelhs de ta
caresso
Luminouso e magico. ai ! lèu, quono
doulou !
Arieu à 'n Marsias, joui couici
d'Apoullou,
Tragic, t'ensannos : puei, toun mantou
blanquinejo ;
Cop sigur, on dirio qu'es estamat de nou.
Quand le faucilh le fugh, sul'cop i
voulastrejo
La rato-peno négro et counmoulo de pou.*

*T'escursisses, mais ja te semenos
d'estelos
Treluzentos autant que d'uehls de
jouvencelos.
Vès tu, la bouc en foc et le cor abrasat,
Soum depeds ; queouldrio ie prenne à bel
brassat
Coumo fasio souvent d'uco belo mainado !
È set d'amour ; mous pots soun fretats de
l'agras
Del désir. Domi dreit e moun amo emplenado
De vam, brasses duberts, baisi tes tieus
lugras.*

Au Ciel

Ciel de saphir rayonnant, nu comme la
déesse
de Paphos, tu vas baignant mes yeux de ta
caresse
lumineuse et magique. Ah ! bientôt, quelle
douleur !
pareil à Marsyas, sous le couteau
d'Apollon,
Tragique, t'ensanglantes, puis ton manteau
blanchit ;
à coup sûr on le dirait étamé de neuf.
Quand le martinet le fuit, sur-le-champ y
volète
la chauve-souris noire et pleine de peur.

Tu t'obscurcis mais certes tu te sèmes
d'étoiles,
luisantes autant que des yeux de
jouvencelles.
Vers toi : la bouche en feu et le cœur embrasé,
je suis levé ; je voudrais te saisir à pleins
bras
comme je faisais souvent d'une belle enfant !
J'ai soif d'amour, mes lèvres sont frottées du
verjus
du désir. Je rêve debout et, mon âme emplie
de courage, les bras ouverts, je baise tes
astres.

Auguste FOURÈS, *La Segò* (*La Moisson*, sous presse).

Louis-Xavier de Ricard, le parnassien de *Ciel, Rue et Foyer*, est aussi un félibre, et majoral encore. Il fonda en 1877, avec Auguste Fourès, sous la forme d'almanach, une publication annuelle *la Lausetta (l'Allouette)*, où tous deux, fédéralistes, affirmaient leur adhésion au renouveau méridional représenté par la félibrige, les droits du dialecte languedocien à être traité d'égal à égal par le provençal et les tendances démocratiques et anti-monarchiques du Midi ; ils protestaient contre ceux qui avaient crié au séparatisme ou bien qui ne voyaient en eux que des *lettrés* s'amusant à des choses mortes ; ils prêchaient la décentralisation, l'unité des provinces, et demandaient l'entrée du Languedoc dans l'association politique et économique de la France actuelle. L'œuvre de Ricard a été dispersée dans différentes feuilles ; de lui paraîtront prochainement *Félibres et Félibrige*, critique et histoire littéraire, et *la Parada*, son recueil de poésies en dialecte montpelliérain.

Lous Yols

À 'n Sully-Prudhomme, en respounso
à soun poèmo.

*Blaus e negres, bèuse, belats
Dins lou crei d'una auba preclara,
Dessai lou clot, lous iols clugats
S'aladou'n e vesou'n encara.*

*Das iols, qu'estelejon la vida,
Quanta auba ne sara cafida
Que soun magic enlusiment,
Dau priound de la mort, escla
E s'avasta enfenitament
Dins une flourida immourtala !*

*Aï de iéu ! lour iols qu'ai perdus
Lour tournarai toucà pas pus ;
Dins iéu sentisse soun esclaire,
Toujour tant clar, tant amistous,
Paupà moun regard calinhaire :
Soun trop liontes pèr nous poutours.*

*Aï lous bèus iols de moun amiga,
Quand lous touonarai toucà, dig ?
En lios, aï ! ai ! ni jamai !*

Les Yeux

À Sully-Prudhomme, en réponse
à son poème.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
les yeux qu'on ferme voient encore. (S.-P.)

Des yeux qui étoilent la vie,
quelle aube ne serait remplie
dont la magique splendeur,
de l'abîme de la mort, monte,
et s'étend à l'infini
dans une floraison immortelle !

C'est fait de moi ! les yeux que j'ai perdus
je ne dois plus les toucher :
je sens en moi leur lueur
toujours si claire, si amicale,
caresser mon regard amoureux :
ils sont trop loin pour mes baisers.

Hélas ! les beaux yeux de mon amie
quand pourrai-je les toucher encore, dis ?
Nulle part, hélas, ni jamais !

*Ount' creses que s'es trascoulada
Aquela douça auba de mai
Que ié lugrejèt tant besuada ?*

*Sou'n atudats eternament !
Antau, cad'una à soun momment
Paliran au cèl las estelas.
— Couma beluhas dins un fum,
Lampejou'n astres et prunelas :
Mès de que resta de soun lum ?*

*Souta una aurassa desmargada,
Soui, iéu, une nioch desplegads
Séns lugar, franc aquales dos.
Ah ! quand la mort amoussarella
Me prefoundarà dins lou cros,
ount' lusira ma doble estela ?*

*Vai ! l'estre, lou res, — lou mourì
Lou vieure, — tout aco daqui
Esl a mèma paraula vouida :
Pantai, messorga, trahison !
— Viva es la mort ; morta es la vida :
Vive o soui mort, diga-me-z-hou !*

Où crois-tu que se soit couchée
cette aube de mai
qui y brilla si délicate ?

Ils sont éteints éternellement !
Ainsi, chacune à son heure,
les étoiles manqueront au ciel.
Comme des étincelles dans une fumée,
luisent les astres et les prunelles ;
mais que reste-t-il de leur lumière ?

Sous une tempête déchaînée
je suis moi, une nuit déployée
sans étoiles sinon ces deux-là.
Ah ! quand l'éteigneuse mort
me jettera au fond de son trou,
où brillera ma double étoile ?

Va ! l'être, le rien, la mort,
la vie, tout cela
c'est la même parole vide :
rêve, mensonge et trahison !
La mort est vivante, la vie est morte ;
Vis-je ou suis-je mort, dis-le moi !

Louis-Xavier de RICARD, *La Parada*, Montpellier, 1880.

Parmi les languedociens il faut citer encore *Gabriel Azaïs*, de Béziers, et *Achille Mir*, de Carcassonne, — celui-là, mort en 1888, conteur, plein d'esprit gaulois et de saveur biterroise des *Vesprées de Clairac*, et poète du *Reprin (Le Regain)*, *recueil de contes, fables, brindes et sonnets* ; celui-ci tendre chanteur de l'alouette (*La Canson de la Lausetto*) et rimeur malicieux du *Lutrin de Lader*, du *Petit Cochon de lait* et de plusieurs originales fantaisies qui lui ont acquis une bonne place au jardin des jeux et des ris à côté du bon Roumanille et du railleur Roumieux ; *Antonin Glaize*, de Montpellier, professeur à l'école de droit de cette ville, ami et disciple du grand Aubanel de qui il tient le secret des sonnets et des chansons ; *Henri Castelanau*, de Cette, un maître de demain, poète délicat de *la Dinièirolla (la Tirelire)* ; Junior Sans, de Béziers ; Charles Gros, aimé du peuple montpelliérain. Bruinguier, Moquin-Tandon, Marsal, Paul Chassary, Jean Laurès, Ferdinand Chabrier, César Gourdoux, vice-président du Félibrige parisien, Étienne Galtier, Bougé, Paul Valéry, Gustave Fourment, Jean Fourmel, Paul Gourdon, Auziere, *Henri Fabre*, Joseph Loubet, Gustave Astruc, Louis Vergne, Combattat, Henri Bigot, Antoine Roux, Fernand Mazade, *Octave Pagès*, *Monéger*, Messine, Rottner,

Bastide de Clauzel, Fernand Troubat, Cavaillon, Vernet, Mafire, Soulet et combien d'autres qui, sans compter les précurseurs du mouvement félibréen, ont suffisamment prouvé la vitalité et la fécondité de la langue d'oc.

À cette longue liste des félibres *felibrejon*, parlant et écrivant le dialecte de leur pays, il faut joindre les félibres *romanisants*, ceux qui ont contribué pour part grande par leurs études littéraires et philologiques à l'épanouissement de la renaissance languedocienne. Ce sont le baron *Charles de Tourtouloun*, directeur de la *Revue du monde latin*, historien distingué des gestes d'Aragon ; *Frédéric Donnadieu*, auteur d'un ouvrage signalé sur *les Précurseurs des Félibres* ; *Louis Constons*, *Camille Chabaneau*, l'un professeur de langues romanes à l'université de Montpellier, l'autre titulaire de la chaire provençale à Aix ; *Camille Laforgue*, *Anatole Boucherie*, *Castels*, *Espagne*, *Charles Cavalier*, etc., et, pour finir, nommons le plus félibre des félibres, le poète *Louis Roumieux*, de Nîmes, assesseur (près du capoulier) de la maintenance du Languedoc.

L'œuvre de Roumieux est considérable : des comédies en vers (*Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois*, — *le Dépit*) joliment écrites et pleines d'esprit ; de vives et fines satires contre les détracteurs et les faux amis de la langue d'oc ; des chansons comiques populaires qui, a écrit *Paul Mariéton*, « ont mieux aidé au Félibrige que tous les fades articles d'érudition et servent plus intelligemment le peuple que toutes les grivoiseries parisiennes », chansons où il fut un véritable initiateur et qui lui valurent le titre de poète du rire ; le poème héroï-comique de *La Jarjaillade*, son meilleur titre littéraire ; des contes et des récits fameux comme *L'Anglais de Nîmes*, *Bassaquin et Bassaquou*, *La Préface*, *La Félibrée d'Brene*, *En Catalogne*, etc., et plusieurs recueils de poésies d'une improvisation trop facile souvent, mais où l'on rencontre toujours les qualités primordiales de Roumieux : une acuité d'esprit extraordinaire et une connaissance parfaite de la langue.

« Voyez, voyez la muse de Louiset (Roumieux) ; voyez-la qui passe, sourire sur ses fines lèvres et bouquet à sa taille élancée, folâtre et la jupe retroussée. . . Elle a le nez au vent, la charmante, et le pied léger ! Elle sourit à tous et tous lui sourient. Ah ! les amoureux ne manquent pas ! Tous l'appellent, tous la veulent ; elle est avenante et elle a si belle tournure ! . . . Sa marraine fut Demoiselle Variété. Ah ! ma belle enfant, en as-tu des trésors ! Tenez, en voulez-vous ? En voilà, à pleins tabliers, de tendres sérénades et de pieux cantiques, des aubades et des noëls nouvelets, et des plaintes douloureuses et des chansons joyeuses, et des servantes et des fables, et des pastourelles. . . de toutes les herbes de la Saint-Jean, c'est-à-dire pas un brin de mauvaise herbe. Tenez, en voulez-vous encore ? En voilà des larmes amères et des longs éclats de rires, des grillades et des caresses, des joyusetés *cascairettes* et des *martégaldes* à se tordre, des folies de jeunes et des contes de vieux. . . Voilà tout cela : étoiles du ciel, fleurs de la terre et sel de la mer ! oui, tout cela et le reste, le tout fin comme l'ambre et vif comme la bise. . . » Ainsi Roumanille présenta jadis le tambourineur de *La Rampelado (Le Rappel)*. Les œuvres complètes de Louis Roumieux se publient actuellement à Montpellier, réunies

sous le titre de *Les Coquilles d'un pèlerin*, illustrées par Édouard Marsal, avec une préface de Frédéric Mistral.

Alcide Blavet.

III. — Les félibres Gascons, Béarnais, Auvergnats et Limousins

Moins nombreux qu'en Provence et en Languedoc, les félibres de la Gascogne, du Béarn, de l'Auvergne et du Limousin ont pourtant, ces dernières années, esquissé un mouvement d'un très haut intérêt. Jasmin, qui pourrait passer pour leur maître, n'a, en réalité, fondé aucune école. L'impulsion est venue d'Orient et, pour bien dire, de Mistral.

À Agen même, la cité de Jasmin, nous mentionnerons Rigal, Rattier, le fondateur de l'école agenaise et l'organisateur des fêtes d'août dernier, de qui nous avons admiré une belle ode à Jasmin, Jean Carrière, Jean-François Bladé, le spirituel traditionniste connu de toute l'Europe ; à Villeneuve-sur-Lot, Victor Delbergé, l'auteur de *Mas Faribolos* et le successeur d'Arnaud, Daubasse, André Sourreil, le plus actif peut être et le plus ardent des Aquitains, l'un des collaborateurs assidus de l'*Armana Garounen*. Autour d'Agen et de Villeneuve, qui sont comme les capitales du Félibrige de Gascogne, gravitent Jacques de Bonal, Perbosc, Dardy, etc. ; à Cahors, Jean-Baptiste Rouquet ; dans le Bazadais, l'abbé Ferrand ; à Auch, Paul Bénétrix, plusieurs fois couronné par les Félibres de Paris pour des études remarquables ; à Caussade, Lacombe, l'auteur de *Las Lambrusco de la lengo d'Aquitànio* ; à Albi, Jules Roltand ; à Lavant, Charles de Carbonnières, Paul Frouho dont les commencements nous promettaient un grand poète et qui s'est tu ; à Montauban, Quercy, le bien nommé, le meunier Castela devenu majoral grâce aux trois forts volumes élaborés dans son moulin de Loubéjac ; dans les Landes, Poydenot et Labègue, un tout jeune homme ; à Tarbes, Labronche et Lavigue. Ils sont des milliers.

À la différence des Gascons, les Béarnais existent sinon en dehors à tout le moins indépendamment du concert félibréen. C'est le chansonnier Xavier Navarrot qui les réveilla d'un silence séculaire où ils étaient ensevelis depuis la mort de d'Espourrins²⁰. La note béarnaise contemporaine est surtout ironique. C'est, comme dit Tailhade, « la faconde navarraise », l'esprit frondeur des montagnards. N'ont-ils point hérité cela de « *lou noste Henrit* », qui, du haut de la place royale, commande encore à sa bonne ville de Pau ainsi qu'aux cités d'alentour ? Que l'on ne croie pas, cependant, à une simple éclosion de chansons villageoises. Un grand nombre de ces poètes béarnais sont des savants très raffinés, comme Victor Lespy, le très érudit lexicographe et grammairien.

²⁰Cyprien d'Espourrins (1698–1755) auteur de chansons béarnaises. (N.D.É.)

Son *Dictionnaire béarnais* est un vrai monument à la gloire de la patrie. Nous nommerons, parmi les poètes qui l'accompagnent, Planté, A. Peyré, Pellisson, Montaut, Palay, Lafore, l'abbé Labaige.

Si, de là, nous passons à l'Ariège, nous nommerons Caussou, un joyeux romancier de langue d'oc, les abbés Duclos et Camibel, Martial de Séné, l'archiviste Pasquier, qui groupe autour de lui l'armée des félibres Ariégeois et qui publie un *Armana*, — sans compter notre ami Albert Tournier qui continue si grandement à Paris les belles traditions de Napoléon Peyrat, l'illustre historien des Albigeois.

Les massifs montagneux du Rouergue, du Velay et du Vivarais donnent peu de poètes. On cite pourtant Villié, Aimé Giron, bien connu à Paris, et l'érudit Vaschalde.

En Auvergne, à Aurillac, M. Bancharrel avait commencé un groupement littéraire. Son œuvre est poursuivie par M. Vermeuzouze.

Le pays des grands troubadours, le Périgord, contrée de Bertran de Born, et le Limousin, patrie de Bernard de Ventadour, semblent avoir oublié leur antique gloire. M. Auguste Chastanet, syndic de la maintenance d'Aquitaine, est pourtant un charmant conteur plein de grâce et de malice dans ses *Countès e Vialas* on encore dans *Per tua lou temps*. MM. Thélisnard Bernard, Sarlat, Buisson, conservent le vieux dialecte périgourdin.

Isolé dans la dure terre du Limousin, l'abbé Joseph Roux — dont M. Paul Mariéton nous a révélé les pensées — est aussi et pourtant un poète dont la vraie traduction épique des chansons de gestes *La Chanson lemozina* est un recueil de petites épopées célébrant chacune quelque héroïque épisode de l'histoire limousine. C'est sur ce nom que je veux terminer cette sèche et incomplète énumération qui ne tend à prouver qu'une seule chose : la fécondité inépuisable de la Terre d'oc dans la culture et la glorification de sa noble langue.

On s'étonnera que dans cette revue des villes d'Aquitaine nous ayons oublié les deux centres si populeux de Toulouse et de Bordeaux. C'est qu'ici ni là, il n'y a rien. À Toulouse, l'Académie des jeux floraux, la fille de Clémence Isaure, ne distribue ses fleurs qu'à des concurrents de langue française. À Bordeaux, le café, le sucre et le vin du cru limitent tous les rêves. Un seul écrivain, auquel il nous plaît de rendre hommage en terminant ceci, M. Gabriel Routurier, rédacteur de *La Gironde*, a résisté à cette indifférence. Les félibres ont en lui un défenseur et un ami, dont ils ont apprécié l'intelligence et le talent à leur dernier pèlerinage dans le Sud-Ouest. À Toulouse, pareillement, le rédacteur en chef du *Messenger*, M. Firmin Boissin, à qui nous devons un merveilleux roman cévenol, *Jean de la lune*, nous prête assidûment, de saison en saison, le concours le plus efficace. Qu'il en soit donc remercié.

Léon Barthou.

Les félibres de Paris

Entrons au Siège social, dans la coquette salle du café Voltaire, place de l'Odéon, gracieusement ornée de tableaux, de portraits et d'emblèmes félibréens.

Les membres de la Société s'y réunissent tous les mercredis sous la présidence de M. Sextius Michel, maire du XV^e arrondissement de la ville de Paris.

Toujours un bienveillant sourire aux lèvres, le regard affectueux, les mains tendues, M. Sextius Michel est l'amabilité et la sympathie personnifiées.

M. Sextius Michel est resté l'amoureux fervent de la Provence qui l'a vu naître, et dont il parle admirablement l'harmonieux langage.

En français comme en provençal d'ailleurs c'est un gentil poète. Après les dures besognes administratives les Muses lui sont consolatrices.

Souhaits de fête, vœux de bonne année, lettres, toasts, tout est pour lui un prétexte à chansons, il rythme ses impressions de voyage en de délicieux poèmes ; comme Ovide, tout ce qu'il tente d'écrire il l'écrit en vers, et s'il est obligé de marier les conjoints en prose au son des musiques municipales, du moins leur garde-t-il un épithalame pour le repas des épousailles.

D'un dévouement sans bornes, il prodigue pour le Félibrige ses démarches officielles, ses compliments et ses discours et partage avec M. Henry Fouquier, président de la *Cigale*, ses pénibles fonctions de chef de caravanes dans les grands voyages du Midi.

Comme toute séance des félibres commence par des chansons, arrivons tout de suite à M. Maurice Faure, vivant répertoire du chansonnier provençal et soliste autorisé de nos refrains populaires.

La population de Valence l'a choisi pour être son représentant à la Chambre des Députés.

Au Palais-Bourbon, M. Maurice Faure passe pour un radical convaincu, ne souffrant pas la moindre entaille au bloc de M. Clemenceau. À voir sa figure de tribun (la ressemblance exacte de Gambetta), ses gestes fougueux, à ouïr sa déclamation vibrante, d'aucuns le prennent pour un jacobin farouche, et se plaçant à un point de vue infiniment moins agréable que les admirateurs de « Miss Helyett²¹ » le croiraient volontiers « l'Homme de la Montagne ».

Ceux qui le jugent ainsi doivent assurément se tromper.

²¹Opérette d'Edmond Audran (1842–1901), 1890.

Félibre, M. Maurice Faure est l'homme le plus aimable et le plus conciliant du monde. S'il apporte dans tout ce qui touche à la Provence une ardeur incomparable, si son éloquence superbe s'envole en de grands gestes qui semblent courroucés, cette furie n'attaque personne : elle n'exalte qu'autant qu'elle est laudative et comme un de ses amis me le disait spirituellement un jour « jamais il ne se fâche tant que quand il n'est pas en colère. »

Cette fureur tombe devant la contradiction, c'est en souriant qu'il répond à ses adversaires, ses arguments sont faits de logique savante et de douceur persuasive. Il ne se discute rien au Café Voltaire qu'il ne prenne la parole et presque toujours son opinion prévaut, car il joint à une longue expérience du Félibrige une rare érudition en ce qui concerne son pays d'origine.

Le premier à Paris, en 1879, il déploya le drapeau de la Renaissance provençale. Depuis, le Midi n'a pas eu de défenseur plus passionné de propagateur plus remuant ; on ne peut ouvrir un journal ou un almanach provençal sans trouver son nom au bas d'un sonnet ou d'une chronique.

Il parle et il écrit avec une égale facilité tous les sous-dialectes provençaux ; sa pensée comme son éloquence est large de facture et riche d'inspiration, sa fière chanson *Les Félibres de Paris* est notre petit hymne national.

Par dessus tout. M. Maurice Faure est un apôtre. Aucun plus que lui, n'aura contribué à faire connaître la Provence et à la faire aimer.

Héritiers des anciens troubadours, il est tout naturel que les félibres comptent au sein de leur Société de nombreux poètes, et non des plus obscurs.

Saluons d'abord, le premier, Paul Arène, le ravissant conteur de *La Chèvre d'Or* et de *Jean des Figues*, l'auteur de tant de savoureuses critiques où palpite l'âme radieuse et parfumée de la Provence, de tant de remarquables poésies.

Quel lettré n'a été conquis par ce talent si pur et si harmonieux, d'une ironie si délicate, d'une allure si souple et si personnelle ? Il a sa place au premier rang des maîtres de l'Art Français. Président d'Honneur de la Société, à chaque séance il s'anime d'une gaieté nouvelle nous tenant sous le charme d'une fraîche et pimpante anecdote pour le prochain numéro du *Viro Souleü*, d'une délicieuse romance provençale.

Il est resté jeune de cœur et d'imagination. Le poète si délicieusement inspiré de *Plou et Souleio* et de *Quatre Pantai*, l'ami du divin Mistral, il est Aufan de Sisteron, le chevalier et le chancre aimé de la Reine Jeanne, reine de poésie et de beauté.

À côté d'Arène qu'il a chanté dans la belle *Balado de Jandifigo*, M. Raoul Gineste, un des membres les plus estimés du Parnasse Français. Il n'ignore rien de tout ce qui touche à la poésie. Au fond, sa formule est toute d'élégance et de pureté. Fuyant les banalités, épris d'idéales fantaisies qu'il se plaît à enchâsser en des rythmes capricieux et difficiles, sa sûreté d'oreille est impeccable et tous ses vers sont d'une merveilleuse harmonie.

Citons encore M. Antonin Valabrègue, le poète du foyer d'une captivante simplicité, M. Joseph Gayda, lyrique et ciselé, M. Isidore Salles qui donna ces délicieux *Débats*

gascons qu'il vient nous réciter à des intervalles trop rares, M. Élie Foures qui rencontre souvent de belles envolées. M. Floux aux inspirations voluptueuses et affriolantes comme des peintures de Chéret. MM. Gardet, Relin, l'excellent dessinateur Barracand, Noulens, Marcel, Ensenat et Calvo, Antonin Brun et bien d'autres que je suis forcé d'oublier, car aux félibres, les poètes sont légion.

Signalons pourtant parmi les plus jeunes M. Fernand Mazade, qui prépare *De Sable et d'Or*, M. Louis Barthou, qui je crois, n'a rien publié encore et a donné aux félibres, la primeur de *Croquis Parisiens*, de vrais bijoux de concision élégante et de sensibilité. M. Joseph Mange, peintre et poète, suivant la grande tradition, tout jeune et riche d'espérances réalisées. Frédéric Amouretti qui ressemble au bon Rabelais, érudit comme lui, le plus doctrinaire et le plus radical des félibres de partout, le vivant catalogue des mots, des livres et des trouvères d'Oc ; et encore M. Bonnefoy Debaïs, qui en modérant sa verve et en châtiant sa forme fera de bons vers provençaux. Puis, M. Jules Bonnet qui met volontiers au service d'autrui son talent de déclamateur. Aux soirs de grande fête il faut l'entendre réciter une des fables du poète nîmois Bigot, il les détaille à ravir. Intonation, mimique, tout est parfait, et les assistants secoués de rires énormes lui font de vives ovations.

Est-il nécessaire de vous présenter M. Pierre Laffitte²², le grand Maître du « fétichisme », le disciple aimé d'Auguste Comte, et l'un des esprits les plus vastes de notre temps ?

Élu vice-Président de la Société au renouvellement du Bureau de 1891, M. Pierre Laffitte s'il n'est pas le puits ou la vérité philosophique cache son intangible nudité est du moins un puits de science et un conférencier hors ligne. Vienne une discussion sur un fait historique, il est là, nous initiant aux mœurs et coutumes diverses, aux traditions populaires, multipliant ses anecdotes, dégageant des aperçus politiques du plus grand intérêt dont il dissimule la gravité sous les fleurs d'une rhétorique pittoresque à l'excès. Que de charmantes séances nous avons passées à l'écouter développer d'ingénieuses théories, tandis que, clignant des yeux, il dosait minutieusement son grog en savant convaincu de l'importance de la matière et de ses moindres éléments.

Il a pour adversaire courtois M. Alfred Reybaud, un ultra spiritualiste, qui scrute anxieusement les problèmes compliqués du magnétisme : à l'heure des incantations, les esprits dociles viennent lui susurrer les secrets d'outre tombe et les volontés hypnotisées obéissent aux fascinations de ses yeux. Toujours préoccupé d'insondables recherches, ainsi s'écoule sa bizarre existence à réveiller les morts et à endormir les vivants.

Ce n'est point le cas de M. Lintilhac, prestigieux causeur, une intelligence servie par une étonnante mémoire. Heureux élèves s'il apporte à ses cours universitaires autant d'entrain qu'aux chaudes controverses qu'il entame au cénacle de l'Odéon : il professe,

²²Pierre Laffitte (1823–1903), « converti » en 1845, prit la tête de l'*Église positiviste* après la mort d'Auguste Comte. Le fétichisme est l'un des stades de l'évolution humaine imaginée par Comte. (N.D.É.)

il cause, il chante avec une verve sans égale et l'on ne se lasse point de l'entendre s'il ne se lasse point de parler.

Et faudra-t-il oublier en si délectable compagnie le vaillant Bonnet, poète à ses heures et surtout un des premiers écrivains provençaux ?

Pour lui, nous ne saurions avoir trop de louanges et d'estime ; car aux détracteurs du Félibrige, à ceux qui ne veulent voir dans le provençal qu'un patois vulgaire, Baptiste Bonnet donne un éclatant démenti.

Il n'a point étudié les syntaxes grecques ni latines pour s'enrichir à leurs dépens. Sa langue est la vraie langue du peuple, des bergers et des paysans, auxquels s'adressaient les chefs-d'oeuvre de Mistral, dans toute sa souplesse nerveuse et son harmonieuse énergie.

Et cependant quelle richesse et quelle variété d'expressions !

La prose de Bonnet bondit vive comme un poulain camarguais, coquette comme une fille d'Arles, elle a la sonorité du mistral, et la splendeur du soleil irradiant la Crau. Il est du reste aisé de s'en convaincre, Bonnet collaborant à presque tous les journaux du Midi. Et, quand il veut, Bonnet sait répandre des mots d'une admirable tristesse. N'est-ce pas lui qui a dressé une si éloquente nécrologie du Félibrige parisien et fait pleurer tous nos amis en leur parlant du bon Geffroy, le poète attendri et fin de *Mei Veiado*, que, du reste, personne n'avait oublié ?

Et que n'ai-je la place, la place et le temps de tout dire et de tout citer. Que ne puis-je rendre un hommage particulier à tous les hommes de talent dont s'honore la Société, à M. Charles Maurras, l'organisateur de ce numéro, à MM. Brés, Aparicio, Renouard et Paul Mariéton, le jeune et zélé directeur de la *Revue Félibréenne*, chancelier du Félibrige, confident de Mistral, et l'auteur, pour tout dire, de ce livre exquis : *La Terre Provençale*.

Du côté des artistes le Félibrige de Paris est fier de posséder des sculpteurs tels que MM. Amy, Enjalbert, des peintres comme M. Grivolos, et des musiciens comme M. Reyne, sans oublier le maître Paladilhe qui, s'il n'assiste guère à nos séances, est un de nos plus fidèles membres associés.

Et n'ont-ils pas droit à des remerciements sincères M. Rochas, l'administrateur consciencieux, et M. Plantier, le trésorier modèle, qui par leur travail des plus pénibles quoique plus modestes donnent à la Société tant de preuves de dévouement ?

Mais mon but était surtout de vous faire sentir tout l'intérêt que pouvaient présenter nos réunions habituelles du mercredi, de vous faire ressortir tout ce qu'il y avait d'agrément littéraire et d'intelligente distraction dans cette assemblée d'esprits d'élite unis dans un même amour du pays natal, à la douceur insinuante de M. Bayol, l'explorateur du Sénégal, un passé maître en l'art des fines élégies, de la gravité amiable de M. Laffitte à la fantaisie débordante d'Albert Tournier.

Oh ! Albert Tournier, l'entraîneur par excellence des parties félibréennes, à lui les folles chansons et la gaieté tourbillonnante des farandoles et cet enthousiasme méridional débordant comme une mer joyeuse ; jamais avec lui une fête ou un banquet ne

s'éteindront sous la tristesse des froideurs officielles. Au champagne, Tournier arrive à la rescousse, et ce ne sont bientôt que visages épanouis et chanteurs en délire reprenant en chœur les versets augustes de *La Coupe* ou le refrain grivois du *Pape Clément V*.

Et, du reste, pourquoi ne viendrez-vous pas vous convaincre vous-mêmes et prendre votre part de toute cette joie et de toutes ces chansons ? Si tous les Félibres sont un peu poètes, ils ne connaissent point l'irritation familière aux fervents des Muses — et le « *genus irritabile vatum*²³ » ne saurait aller à leur adresse.

Ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils sont à recevoir quelques hôtes illustres. François Coppée et Sully-Prudhomme n'ont point dédaigné ces cordiales invitations puisque je relève leurs noms illustres sur la liste des membres associés. Avec Maurice Faure, Jules Gaillard, le marquis de Villeneuve, plus d'un député vient se remémorer au son des rimes provençales les tournées électorales et les promesses qui allaient rejoindre les neiges d'antan.

Clovis Hugues y descendit souvent des hauteurs de Montmartre, et M. Anatole France, cet hellène du quai Voltaire, a, ces temps derniers, appris le chemin du petit temple ionien de la place de l'Odéon. N'est-ce point là qu'il rencontra et put applaudir un jour M. Jean Moréas qui récitait la deuxième *Allégorie Pastorale* ?

Il me faut d'ailleurs reconnaître que toutes les séances ne présentent pas le même attrait. Il en est qui se passent à discuter des ordres du jour très compliqués ; on y organise les fêtes de Sceaux, les pèlerinages du Midi, on y règle les difficultés pécuniaires. Ce n'est pas toujours amusant. À peine a-t-on pour se consoler un apporisme²⁴ grammatical ou une dissertation géographique de M. Gourdoux : mais détail caractéristique ces choses ennuyeuses se disent toujours en Français.

Venez plutôt le second mercredi du mois, aux séances, où l'on parle et l'on chante en provençal. Faites-vous plutôt inscrire aux banquets mensuels des félibres, ce jour-là les chansons vibrent comme des cigales au soleil, puis odes et poésies se succèdent sans interruption, et s'il n'y a point du Johannisberg ni du Tokay, ainsi que chez les rois, la brandade (oh ! sans ail) y est délicieuse.

René de Saint-Pons.

P. S. — Je ne dis rien de la belle fête annuelle que nous célébrons chez Florian, à Sceaux. Pour quatre-vingt-dix centimes, c'est le prix du voyage aller et retour, tout parisien peut s'en payer le spectacle. Quant à nos excursions d'été à travers le Midi, Paul Arène et Albert Tournier en ont fait l'histoire dans leur merveilleux livre *Des Alpes aux Pyrénées*²⁵.

²³ « La race susceptible des poètes », Horace, *Épîtres*, II, 2, 102. (N.D.É.)

²⁴ *Sic*. Ni *aphorisme* ni *aporisme* qui serait forgé sur *aporie* ne présentent un sens satisfaisant. (N.D.É.)

²⁵ *Des Alpes aux Pyrénées*, par Albert Tournier et Paul Arène, préface d'Anatole France, frontispice de Charles Toché. Chez Flammarion.

Les jeunes félibres

La question des jeunes est aussi posée en Provence. Mon ami Baptiste Bonnet, qui est un grand prosateur et un gros batailleur, nous a presque défiés de nous affirmer. Je m'en vais lui répondre par le simple dénombrement de félibres qui n'ont point touché la trentaine.

Le premier à nommer, c'est, nécessairement, Pascal Gros, de Marseille. Pascal Gros, à vingt ans, déchargeait des sacs de blé sur le port. Il a vingt-huit ans, et Mistral, Paul Arène, le tiennent pour un maître. Rien n'est plus concentré que sa poésie, ni mieux en relief. Et ce violent possède le don de l'harmonie. Il est brutal comme Gelu. Il est, de plus, lyrique. Ses poèmes à formes fixes (ballades et sonnets) ont la rigueur, la solidité, la concision.

La Muso muso, *La Muso d'Estiéu* publiés dans les journaux de Marseille ont valu à Pascal Gros la popularité. Mais pourquoi signe-t-il du nom de « Rimosauco » des chefs-d'œuvre qui n'ont rien de macaronique ? — Pascal Gros est depuis quelques semaines le rédacteur d'une feuille hebdomadaire, pleine de suc, de vie et de gaieté, *La Sartan*.

Il ne faut point oublier, à côté de lui, son collaborateur Valère Bernard qui, d'un talent égal, montre peut-être un art supérieur. Bernard est un lettré. Ses *Balado d'aram* (les *Ballades d'airain*) en témoignent, ainsi que son poème, *Li Cadareau* (*Les Charniers*). Sa *Balada de l'Espaso* est sûrement l'une des belles choses qui aient été écrites en provençal. Je voudrais en faire goûter la sonore énergie. Mais l'espace me manque.

Louis Funel est instituteur quelque part dans les Alpes-Maritimes. Amouretti me l'a dénoncé. Des jeunes hommes qui reprennent œuvre de Fonségugne, Louis Funel est l'un des plus puissamment doués. Il a jusqu'ici testé surtout de la prose, une vraie prose provençale, imagée et robuste, et riche à l'infini. Nous avons de lui un roman, *Lei Massajan* (les habitants des mas). Et il tient tout prêt, me dit-on, un recueil de paysages et de critiques, *Au Nostre*, (*Chez nous*) qui révolutionnera l'antique Félibrige.

Après eux, Pierre Bertas a donné dans la facture d'Aubanel, *Li Sèt Saume d'amour* (*Les Sept Psaumes d'amour*) dont il est difficile de ne point admi-

rer les strophes dures et chantantes comme la pierre de Memphis²⁶. L'abbé Sparia, vingt-sept ans, terrible, est le Père Xavier des jeunes gens.

Édouard Aude, d'Aix, a publié, voici deux ans, dans la *Revue félibréenne*, en l'honneur de la jeune reine du Félibrige, Mademoiselle Thérèse Roumanille, un cantique admirable de passion et d'art. Folco de Baroncelli Javons est l'auteur d'une petite nouvelle provençale, *Babali*, que Mistral a comparée à une pervenche et qui est, en effet, un bijou de fleurs ; il dirige aujourd'hui le journal national, *L'Aïoli*, et malgré ce souci j'espère bien qu'il voudra sous peu égrener la deuxième dizaine du *Rousàri d'amour*. — Charles de Bonnacorse ressemble assez à Folco de Baroncelli. Il sort aussi d'une très vieille famille de Provence. Son œuvre témoigne d'un esprit délicat, persuadé de très bonne heure que le raffinement suprême est d'être simple. Il est donc simple et laisse voir une infinie douceur. Maurice Rimbault est surtout un prosateur d'une extraordinaire pureté de langue. Ses vers sont maçonnés de main d'ouvrier. Son ambition est de fonder le roman provençal et ses beaux contes font prévoir qu'il y réussira.

Jules Boissière fut longtemps secrétaire du Félibrige de Paris. Il composait avec Valère Bernard et Amouretti une sorte d'extrême-gauche implacable aux vains *francihots*. Il habite aujourd'hui le Tonkin ou l'Annam et ses impressions d'Extrême-Orient ont paru dans l'*Almanach provençal*. — Alcide Blavet lui a succédé au bureau du café Voltaire. Blavet dirigeait l'an dernier *La Cigale d'or* au moment des fêtes de Montpellier. Son poème *Desfèci d'amour* a, je le sais de bonne source, émerveillé Mistral. Il prépare aujourd'hui *La Baragno flourido* (*La Haie d'épines en fleurs*) et je sais que ses vers seront aussi dignes que les premiers de l'approbation du maître.

Mais voici que les noms se pressent. Amouretti, René de Saint-Pons, qui fut pendant un an le plus spirituel des secrétaires, Joseph Mauge, à qui ce numéro de *La Plume* est redevable d'exister, Jules Bonnet, acteur et poète, continuent à Paris la belle lutte pour le nom provençal. Paul Redonnel leur tend la main de Montpellier, Louis Hugues, de Martigues, Félix Lescure, de Gréasque, et parfois, un beau soir, Marin, Auguste Marin, débarque de Marseille et leur entonne à pleine voix :

*Soun parti gaiardamen
Li pescadou sant Janen.*

À Aix, une école féconde est organisée. J'ai nommé Bonnacorse et Édouard Aude. Mais Xavier de Magallon « astré par Maguelonne », s'il faut croire

²⁶Probablement le colosse de Memnon à Thèbes (et non Memphis), en Égypte, réputé produire un faible bruit au lever du jour ; et non la « pierre de Memphis », anesthésique mal identifié dont on a quelques témoignages antiques. (N.D.É.)

Mariéton, est sûrement le plus chaleureux des orateurs provençaux. Et voici Marius André, sur qui j'aimerais insister.

Je n'en ai pas le temps. Mais en verra plus bas un échantillon de ce que sait faire le poète de *Ploù et Souleio*²⁷. André est un audacieux. Il a tenté du « symbolisme », du « verlainien » en provençal. Quelques vieillards se sont hâtés de lui répondre qu'il était « bon » partout où il ne s'associait pas au mouvement littéraire français. Je tiens à poser ici que, mes amis et moi, nous pensons le contraire et que les strophes de l'*Angelus* pour n'avoir point de rimes alternées suivant la mode de Ronsard, nous semblent d'excellente poésie provençale. On est allé jusqu'à déplorer par écrit les *audaces* d'André : « Mistral, Aubanel, Félix Gras, ont toujours respecté les règles de la versification » nous dit-on. Quelles règles ? Mistral a écrit des vers de quatorze syllabes (*L'Amiradou*), Gras en a fait de treize, et personne ne s'en est plaint. Que Marius André multiplie les poèmes comme *Ploù et Souleio*, sans plus s'inquiéter de pareilles misères. D'autres félibres n'ont-ils pas reproché à Gras ce qu'ils nomment ses « réalismes » ?

Nous prions les cadavres de nous laisser tranquilles.

Charles Maurras.

²⁷ *Il pleut et fait soleil*. — Il existe, sous le même titre, une belle pièce de Paul Arène.

Les félibresses

La renaissance méridionale n'a pas eu que ses trouvères ; d'aimables porteuses de lyre ont aussi joué leur note dans l'harmonie félibréenne.

Antoinette de Beaucaire (M^{elle} Antoinette Rivière), morte à vingt ans, est l'auteur d'un petit recueil posthume, *Li Belugo (Les Étincelles)*, publié en 1867, « Vierge, tu as bien fait de mourir jeune, — car tu n'as pas vu la ruine — de tes rêves d'amour ; — tu as bien fait de suivre la noire Suzeraine, — avant que notre monde, ô tendre félibresse, — ne troublât tes chants de sa triste rumeur. . . » Ainsi disait Mistral dans son adieu à la poétesse Antoinette.

En 1864, la *felibresso don Caloun* (M^{elle} d'Arbaud), une des premières collaboratrices de l'*Armana provençau*, avait donné un beau volume de vers, *Lis Amouro de ribas*.

De la félibresse d'Arène (M^{elle} Léontine-Mathieu Goirand, la cousine germaine du député-félibre Maurice Faure), nous avons *Les Sourires de l'Alzon (Li Risènt de l'Olzoun)*. Aubanel dans ses strophes d'*Avril* chantait à Léontine : « Tu es notre mignonne et notre gâtée ; des félibres tu es l'orgueil et l'honneur, la reine et la fée : voilà pourquoi depuis longtemps l'on te fête, avec tant de joie, avec tant d'amour, toi, notre mignonne et notre gâtée, l'orgueil des félibres, et l'heur et l'honneur. » Ils sont de la félibresse d'Arène, ces vers mâles jetés un soir aux assauts de la mer changeante :

*E, rampouso à mi pèd, venguères m'espousca
Un rusele de pountoun que me treboulo enca.*

« Et, rampante à mes pieds, tu vins secouer sur moi un grand jet de baisers qui me trouble encore. »

Bremoundo de Tarascoun (M^{elle} Gauthier-Brémond), qui publia en 1887 *Les Voiles Blanches* où se révélait une âme subtile et délicate, à la fois provençale et française, va faire paraître un second recueil qui lui donnera définitivement une place d'honneur parmi les félibresses, et même parmi les félibres. D'elle aussi, *Li Blavet de Mount-Majour (Les bleuets de Montmajor)*. Mistral la salua trouveresse : « Donc Raimonde, — régnait au temps jadis ; — mais, toi, Brémonde, — tu es la reine du printemps. . . — Comme Esclarmonde, — l'astre de Montségur, — muse Brémonde, — tu éclaires la nuit ! — Comme Germonde, — autrefois à Montpellier, — tu t'es, Brémonde, — armée en Chevalier. — Comme Sermonde, — de ton belvédère, — tu as vu, Brémonde, —

venir ton troubadour. . . » Ce troubadour, c'est M. Joseph Gauthier, l'auteur d'une belle chanson, *Au bord du nid*, et le directeur de *La Cornemuse*, journal franco-provençal qui paraît à Marseille.

Madame Lydie de Ricard, connue dans le félibrige sous le pseudonyme de *dona Dulciorella*, fit paraître dans *L'Alouette*, *L'Alliance Latine*, de Fourès et de Ricard, et dans l'*Almanach du Languedoc* d'Arnavielle de bonnes proses et belles poésies montpelliéraines remplies de tendresse et de virilité robuste. La mort, tôt venue, empêcha la publication de son recueil français et languedocien, *Au bord du Lez*, aujourd'hui sous presse chez Lemerre. Auguste Fourès lui avait écrit, « Blonde Dame, tu t'es levée — sous notre ciel clair et pur, — et le soleil t'admire, béant, — comme un rayon merveilleux. — Ô Dame Dulciorelle — tu dresses ta bravoure — dans la lumière qui éblouit, dans la profonde Liberté. — Comme une courageuse cathare — de More ou de Montségur, — gentille Dame, tu as chanté dans le haut azur — Ô Dame Dulciorelle ! — Laisse-moi en vaillant — Faidit²⁸, te saluer enchanteresse — du paradis épanoui de nouveau : — Dans notre Renaissance qui est déjà tout en fleurs, — tu seras la Dame Clémence — des nouveaux troubadours. »

Parmi les félibresses provençales il faut citer enfin M^{me} Rose-Anaïs Roumanille, qui donna jadis de nombreuses pièces à l'*Almanach provençal*, et M^{me} Delphine Roumieux, qui fut couronnée comme elle aux Jeux floraux de la ville d'Apt dont Mistral était le rapporteur. La *félibresse de la Crau* (M^{me} Lazarine Daniel) ; M^{me} Mistral, comme reine du Félibrige ; M^{elle} Thérèse de Baroncelli-Javon, et parmi les languedociennes, M^{elle} Jeanne de Margon, la *félibresse du Castel*, une spirituelle *cascarelette* ; M^{elle} Marguerite Sol, l'auteur d'un joli conte narbonnais, *Le Curé de Minerve* ; M^{me} Mathilde Soubeyran ; M^{elles} Louise Ouradon, *Finette de Montfrin*, *Aimée Fabrègue* et Jeanne Vayssière, couronnée maintes fois par les félibres de Paris, qui ont toutes donné des œuvrettes dans les périodiques méridionaux.

Alcide Blavet.

²⁸Gaucelm Faidit (c. 1170–1230), troubadour originaire d'Uzerche. (N.D.É.)

Alégourio pastouralo

M'auriéu pouscu nourri de mèu
nouvèu demes entié, e mau-grat que se digue,
que sa sabour treblo li sens,
noun sarièu, n'en sièu segur, autant devengu bau,
que pèr agué de mi labro, ah ! tant pau !
floureja ta bouco pariero au fio.

Bouco mai suave que lou mèu
au dintre di bresco acampa,
bouco mai vivo que li naut pavot
dedins la prado,
poutouno, o sa bouco, baiso la mièono d'un poutoun
que n'en devèngue tout feroun !

Ansin, Amour darriero à moun cor nado,
pèr bos panouious e draio estrouchado,
anarai mena pèr mi furour folo
jusqu'à la vau ounte l'aigo es courriolo,
e 'qui d'un saut lèu me sara ravidò
esto langour de vous emé la vido.
Alor Bessi un dièu Silvan me cambiara
en rufraubras que sa verduro torto
Bello, t'assoustara,
quouro lou mouisso Austrau li grelo nous aporto.

Alor, bessai, Cipris fara
greia de moun cor defunta
quauque raude i bleuge gitèu
e quand vendra lou nouvèu
ieù suaprai te coumplaire encaro
agoulènço en ta testo claro.

alors dessai sarai tremuda
pèr lou qu'adourno d'uno bano lisco soun front,
en canèu douçamen boulega

pèr au soulèu bressa ta som.

Marius André (traduit du français de Jean Moréas).

Conclusion

Barbares et Romans

Tel est le Félibrige, et telle est l'œuvre de nos maîtres. Il me reste à dire pourquoi nous avons exposé ici ces merveilles.

Ce n'est pas seulement afin de satisfaire la curiosité des jeunes gens à qui s'en va cette revue ; et ce n'est pas non plus pour contenter nos zèles. Un peu moins vainement, nous avons prétendu, en ce bref fascicule, offrir aux lettrés de notre âge une collection de modèles. Ils ne seront que sages d'en profiter.

Qui sait si ce n'est point de là que pourra découler cette « littérature de demain » sur laquelle chacun discute ? Il est bien vraisemblable que, demain ni après demain, la littérature française ne renaîtra par le commerce de « l'âme slave » ni de l'âme allemande, ni de l'âme anglaise. Les barbares peuvent bien infuser du sang neuf à une race ; un rythme neuf aucunement. Il fallut que les Provençaux du IX^e siècle retrouvassent le rythme antique pour que la littérature moderne fût. Il fallut que Ronsard lût Homère et Pindare pour que les vrais chants renaquissent du Moyen-Âge en perdition. Venise et Florence — et toutes les beautés qui ruisselèrent d'elles — furent aussi nécessaires à la formation de Shakespeare que le grain du froment à la pâte du pain : autre chose put s'y mêler, mais voilà bien l'essentiel.

Ce mystérieux rythme, qui s'étend du midi en ondulations de lumière, on peut le consacrer de mille vocables. Latin, félibréen, italien, hellène, il est le même. Jean Moréas, ces mois derniers, l'a voulu appeler « Roman » et je n'ai pas ouï ce nom sans émotion, y découvrant un peu, comme aux feuillets du *Pèlerin*²⁹,

le tremblement de la terre natale.

Vouloir une littérature « romane » c'est bien rompre, en effet, avec la seule erreur qu'aient commise les romantiques. Malgré Fauriel, malgré Raynouard, malgré eux-mêmes (Hugo ne fût-il espagnol ? et Gautier, d'Avignon ?) ces nobles poètes ont trop tenté de s'assimiler les procédés, puérils au fond, des

²⁹Jean Moréas, *Le Pèlerin passionné*, 1891. (N.D.É.)

Hyperboréens. On vit Hugo nommer « ballades » des rhapsodies sans ordre, imitées de Schiller, sans songer au beau rythme illustré par Dante et Villon. Et de même aujourd'hui, de jeunes Marseillais (tel Gabriel Mourey pour nommer un ami) ne vont-ils pas s'époumoner à traduire Swinburne et — ce qui est plus grave — le copier dans leurs propres poèmes ?

Certes, le Barbare est utile. Il a des sensations fortes, violentes quelquefois jusqu'à inspirer le dégoût. Il est, comme il dit volontiers, « suggestif ». Il se découvre (ou plutôt, il nous découvre, car il n'a conscience de rien) d'intéressants mystères d'âme. Mais il les laisse à l'état fruste. Comme son art est court ! Et qu'il est incapable de disposer une harmonie !

Au lieu de régir les Barbares, les maîtres romantiques ont trop souvent subi leur domination. Par là, cette date de 1830 qui est pourtant une heure héroïque de la littérature nationale, apparaît une sorte de cosaquerie, et un second 1815. Le concept de Beauté qui décore nos races ne s'y détache pas très pur. Et, pour le restaurer, il faut bien remonter aux sources romanes.

Mais l'histoire en main, il n'y a pas deux sources romanes. Il n'en existe, qu'une et, de trois côtés, — France, Espagne, Italie — cette source provençale se répandit. Notre littérature — c'est la française que je veux dire — a trouvé plusieurs fois, les jours d'épuisement, des pensers fructueux et des rêves utiles chez les Italiens et les Espagnols. Or, voici que les Provençaux, en cinquante ans, ont amassé autour de quatre ou cinq chefs-d'oeuvre un nombre merveilleux de poèmes de tous les ordres. J'avertis les hommes d'esprit qui se plaignent de sécheresse qu'il y a là un beau courant de limpide harmonie.

Une nécessité saura d'ailleurs les y conduire.

Avez-vous remarqué quels destins rigoureux et tout mathématiques gouvernent ce que l'on appelle notre « évolution littéraire » ? Les idées ni les volontés n'ont plus sur elle aucun pouvoir. Il n'y a plus d'écoles. Les intérêts demeurent seuls. Où étaient, pendant les interviews de M. Jules Huret, les naturalistes, les parnassiens, les idéalistes, les normaliens, les décadents ? Abolis, tous ces groupes établis autrefois d'après des accords de pensées ! Et nous n'avons plus vu que des Jeunes Gens d'un côté et des Vieillards de l'autre.

Ces derniers surtout n'ont parlé que suivant la loi de leur âge. Ils ont subi cette fatalité dans toute sa rigueur. Ils n'ont écouté ni bon sens ni générosité. Ils n'ont été que des vieillards, et durs ridicules.

Chez les hommes de quarante ans et chez les jeunes gens, un second principe de classification est intervenu : après l'Âge, la Race. Ils se sont divisés selon le sang et l'éducation qu'ils avaient reçue de leurs pères.

Quatre heures après la mise en vente d'un livre d'Athènes, l'auteur des *Noces Corinthiennes* et de *Leuconoé*, M. Anatole France, stupéfiait les chro-

niqueurs en révélant Jean Moréas. Il y avait beau temps que nous savions Anatole France un pur Attique. M. Maurice Barrès, de qui le nom dit l'origine, mi-espagnol et mi-vénitien, mais, plus que tout romain, se joignait aussitôt à M. France. M. Raymond de la Tailhède, dont le paganisme enivrant promène les dieux de Phrygie sur les voies triomphales de Rome hellénisée, répondait à dix vers de M. Moréas par une ode aux sons de Pindare. M. Maurice du Plessys, parisien celui-là, tout classique de souvenir, récitait au banquet des symbolistes la *Dédicace à Apollodore*. Et je sais sur les grands chemins d'Aix, près des tourelles d'Avignon qui « font des dentelles dans les étoiles » de nombreux jeunes gens qui vont dans la musique de l'*Églogue à ma Dame* :

Afin de bien louer les dons
Où vous avez chevance
Que mon pouce n'a les fredons
Des poètes, honneur de la docte Provence !

Mais, cet art d'essence si pure a vite suscité la rumeur des Barbares, ceux des Ardennes comme ceux de la Réunion. N'est-il pas admirable que Madame Marie Kryszynska, une Scythe, dont je prise d'ailleurs la bizarre imagination, ait la première demandé la tête d'Orphée ? Puis ce fut M. Ghil, que nourrit la Saintonge, mais qui naquit dans la Belgique. Après M. Ghil, M. Rodenbach, autre belge. Puis, un Helvét, M. Vignier. Une Tartare, M^{me} Judith Gautier, et, finalement, M. Joris-Karl Huysmans, qui vit le jour aux lieux où n'eût pu naître Homère : en Hollande.

Je n'abomine point M. Huysmans. Un de ses personnages, dans *Là-Bas*³⁰, rend un hommage à la fidélité des hommes du Midi : il fait, avec raison, de ces pandours « ardents et féroces » les compagnons suprêmes du pauvre Charles VII, et ceci répond bien au reproche de séparatisme que l'on nous jette à tout propos depuis la guerre de Montfort. Le héros préféré de M. Huysmans regrette, à la vérité, que Xantrailles et La Hire aient été secondés par la bonne Lorraine. Ils ont avec elle, empêché l'union de l'Angleterre et des Flandres à la France du nord. Sans Jeanne d'Arc et ces fâcheux, il se serait formé « un unique et puissant royaume du nord, s'étendant jusqu'aux provinces de la langue d'oc, englobant tous les gens dont les goûts, dont les instincts, dont les mœurs étaient pareils.

« Au contraire, le sacre du Valois à Reims a fait une France sans cohésion, une France absurde. . . Il nous a dotés, et pour longtemps, hélas ! de ces êtres au brou de noix et aux yeux vernis, de ces broyeurs de chocolat et mâcheurs d'ail qui ne sont pas du tout des Français. »

M. Huysmans ne nous injurie point très directement. Mais je ne crois point l'offenser en supposant que les propos qu'il prête à Des Hermies livrent

³⁰Paru en 1891. (N.D.É.)

le fond de sa pensée. Qu'il nous déteste de la sorte, je le conçois facilement. Que « cette sacrée race latine » l'incommode, je le comprends. Mais tous les Français sont des « latins », si l'on entend par ce mot-là des peuples pélasgiques. Et c'est M. Huysmans qui est au milieu de nous un étranger et un barbare.

Et son esthétique est bien telle, exposée au seuil de *Là-Bas*. Le système consiste à aimer la laideur, pourvu qu'elle soit singulière ou dénote un état d'esprit intéressant. Elle ne se préoccupe, en aucune manière, du nombre ni de l'harmonie. Et si elle rencontre, une fois, la Beauté, c'est par hasard, en se contredisant soi-même, en se référant à quelque idéal « latin » ou même en s'inspirant de lui. Ainsi l'art des Flamands n'eût jamais excité que la curiosité des archéologues, n'étaient les apports savoureux qu'y mêla le génie des conquérants venus d'Espagne.

J'aime M. Huysmans et M. Lemonnier et ceux qui leur ressemblent, d'être des exemples si nets de la barbarie que nous combattons. La violence pour la violence, la grossièreté qui hurle pour le plaisir, les enfantines crudités, les naïvetés, rien ne répugne davantage au pur génie français. L'essentiel, qui est l'Ordre, lui plut toujours. Que les Belges, s'unissant, s'ils le veulent, à M. Caraguel, poursuivent leur carnaval d'art. Cette race si fine qu'ils voudraient conquérir les déteste du fond du cœur. Ils ne tarderont point à être reconnus pour les étrangers qu'ils sont bien et pour les Adversaires. Il y aura un court combat entre les Ombres et la Lumière, après lequel on ne verra que des trouvères d'oïl ou d'Oc, chantant leurs amitiés et leurs similitudes dans les deux langages romans, comme on parlait grec et latin dans la Rome de Marc-Aurèle.

Tout l'effort de l'évolution actuelle porte de ce côté. Ah ! que M. Rémy de Gourmont se trompe en affirmant que nous nous détournions de la pensée de la patrie. C'est le contraire qui est vrai. Les choses de l'intelligence nous ont désabusés : l'auteur de *Sixtine*³¹ ne contestera point que, en fait de systèmes et de philosophies, la plupart d'entre nous soient des dandies indifférents. C'est pourquoi, désireux de subsister quand même, nous nous sommes penchés avec sollicitude sur l'humble phénomène des nuances de notre sang.

Or, en ceci, nous sommes des privilégiés. Par l'hérédité ou la tradition, tous en France sont ainsi faits que l'assemblée des plus beaux dieux qu'ait possédés le monde est ensevelie dans les cœurs. Et qu'il faut peu de soins pour la ressusciter ! Simplement prendre garde à elle.

Connaissions-la dans sa splendide et puissante variété. On n'imagine point de pensée ni de rêve que n'ait point suscité la Méditerranée. En tout, ses rive-rains ont été les premiers toutes les fois qu'ils l'ont voulu. Je ne connais aucun

³¹Paru en 1890. (N.D.É.)

métaphysicien de l'Allemagne qui soit supérieur à Saint-Thomas, napolitain, et je préfère infiniment Plotin d'Alexandrie à Ruysbroeck l'Admirable. S'il me vient un désir des mélancolies de Wordsworth, je les trouve aussi bien dans Frédéric Mistral :

*Oh! dins li draio engermenido
Leissas me perdre pensatiéu!...*

Et ne répétons plus que le Mystère habite au bord des mers brumeuses. Le soleil aussi, est plein de mystère. Ses clartés magiciennes et ses vertiges rendent fou, si bien que, aux heures de son règne, « tout s'emplit de formes divines » selon le mot de l'ancien Sage.

N'allons pas davantage, par amour des doctrines qui passent, gonfler notre mémoire de mots cimmériens. On a enlaidi tous nos arts. On ne les a point augmentés. Tout fut dit avec grâce aux tables fleuries de Platon et les convives de *Thaïs* joignent à la plus ferme géométrie de rêves la beauté du discours.

Ne croyons pas que la terreur, l'horreur ni les émotions pareilles veuillent des termes anglicans. Encore un coup, Shakespeare était un Italien. Eschyle est nôtre. On sent plus d'épouvante vraie dans les simples de Canidie, cueillis sous la livide lune, qu'en toutes les diableries où s'égayé M. Huysmans. Et laissons-lui ce diable cornu et laid comme ses Christs. Gardons le nôtre, tel qu'on nous le légua; il est beau comme Pan, aux pieds de bouc, aux yeux d'étoiles et fait la guerre à Dieu sous la cuirasse verte de feuilles et de fleurs que lui tisse en chantant le vœu de la vaste nature.

Et ne prions pas que le diable. Revenons chaque jour à la sagesse, à la beauté, qui ceint les murailles d'Athènes. Répétons quelquefois l'oraison magnifique d'Ernest Renan sur l'Acropole, lorsqu'il fut parvenu à comprendre le rythme épuré de Minerve :

« Ô noblesse, ô beauté simple et Vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères, j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies... »

Puis, s'il faut ajouter un jour avec découragement : « Ô abîme, tu es le dieu unique », n'allons pas renier la Vierge pour si peu : souvenons-nous qu'elle est, par Jupiter son père, petite fille du Chaos et qu'elle sympathise avec tout l'Inconnu, comme la Clarté, son symbole, aime composer avec l'Ombre pour tracer les écharpes vives de la Couleur.

Charles Maurras.